CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

J.-J. Rousseau

HOMMAGE NATIONAL

PAR AUG. CASTELLANT

I. Jean-Jacques Rousseau; dette nationale. — I. Centenaire d'Ermenonville 21 juillet 1878. — III. Monument national de Jean-Jacques Rousseau à Paris. Comités étrangers. Appel des Serbes. Exposition iconographique. — IV. Monument de Montmorency. Fête de l'Ermitage. — V. Monument d'Asnières, Inauguration le 30 mai 1886. — VI. Jean-Jacques Rousseau vengé. — VII. Jean-Jacques Rousseau et le Centenaire de la Révolution.
Discours de Maria Deraismes. Poésies de M. Bonnefoy, H. Buffenoir, Clovis Hugues, Sully-Prudhomme.

PARIS
LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1887

J.-J ROUSSEAU

DU MÊME AUTEUR

En préparation et pour paraître prochainement :

Histoire de la Vie et des Œuvres de J.-J. Rousseau. 3 vol.

Emile ou un fils de J.-J. Rousseau. 1 vol.

La République de l'Avenir. 2 vol.

La Fête de l'Etre Suprême en 1793. 1 vol.

Pélerinages philosophiques. 1 vol.

...IÈRES. — IMP. LOUIS BOYER ET Cie, 7, RUE DU BOIS.

CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

J.-J. ROUSSEAU

HOMMAGE NATIONAL

PAR AUG. CASTELLANT

I. Jean-Jacques Rousseau; dette nationale. II. Centenaire d'Ermenonville 21 Juillet 1878. III. Monument national de Jean-Jacques Rousseau à Paris. Comités étrangers. Appel des Serbes. Exposition iconographique. IV. Monument de Montmorency. Fête de l'Ermitage. V. Monument d'Asnières Inauguration le 30 mai 1886. VI. Jean-Jacques Rousseau vengé. VII. Jean-Jacques Rousseau et le Centenaire de la Révolution.
Discours de Maria Deraismes. Poesies de M. Bonnefoy, H. Buffenoir, Cloris Hugues, Sully-Prudhomme.

PARIS

LÉON VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19.

1887

A MA MÈRE

MADAME Vve CASTELLANT

NÉE THIBAUT

A toi qui m'as donné une âme faite pour comprendre celle de Jean-Jacques Rousseau, je dédie ce livre, filial hommage au grand homme.

AUG. CASTELLANT

Asnières (Seine), ce 22 septembre 1886.

PRÉFACE

« Un jour viendra, j'en ai la juste confiance, *écrivait* J.-J. ROUSSEAU, *presque au bord de la tombe*, que les honnêtes gens béniront ma mémoire et pleureront sur mon sort. »

En 1762, après la condamnation de l'Emile, *déjà il s'était écrié, dans un élan de sublime orgueil :* « Oui je ne crains pas de le dire : s'il existait, en Europe, un seul gouvernement dont les vues fussent vraiment utiles et saines, il eût rendu des hommages publics à l'auteur *d'Emile*; il lui eût élevé des statues. »

Trente années s'etaient à peine écoulées que la Révolution portait J.-J. ROUSSEAU *au Panthéon et que la Constituante, puis la Convention lui décrétaient une statue, la seule qu'elles aient décrétée.*

De ce jour pleine justice était faite! JEAN-JACQUES ROUSSEAU *était à jamais vengé des outrages du passé et des outrages de l'avenir!*

Les ennemis du grand homme auront beau faire, leur rage imbécile n'arrachera pas de l'histoire cette page glorieuse et vengeresse!

Le decret de la Constituante et de la Convention sera-t-il exécuté par le Comité qui a cru pouvoir assumer la responsabilité de cette mission ? — Oui, sans doute, comme on le verra ci-après : mais, à dire vrai, cela ne tire pas à grande conséquence à une époque où la statuomanie en rut pousse ses déportements jusqu'à ériger des statues à tout le monde et même parfois, quand elle n'y prend garde, aux grands hommes.

Que la génération présente qui ne sait plus rien du grand siècle de la Philosophie et de la Révolution continue à avilir le bronze en le prostituant à des apothéoses souvent risibles et parfois même odieuses, le grand nom de Rousseau *n'en continuera pas moins à resplendir avec le chiffre de 89 au-dessus des plus hauts sommets de la gloire humaine.*

Il faut bien l'avouer puisque cela n'est que trop vrai, nos manifestations pour ou contre les bienfaiteurs de l'humanité ne peuvent plus désormais ajouter ou retirer à leur gloire, tant le sentiment des proportions et des convenances historiques a fait défaut aux hommes d'aujourd'hui!

Quoi qu'il en soit, il nous plait cependant de dire

dans ce petit volume ce qui a été accompli ou mis en voie d'accomplissement, tant à Ermenonville, qu'à Montmorency, à Asnières et à Paris.

Cette publication, toute documentaire, n'a certes pas la prétention d'ajouter à la gloire de ROUSSEAU ; *son but unique est de prouver qu'il y a encore des Français en France ; j'entends des hommes qui connaissent l'histoire de notre grande et bien aimée patrie et qui savent l'honorer en glorifiant comme il convient ceux qui l'ont créée du meilleur de leur cœur et de leur génie.*

Mais avant de faire passer ces documents sous les yeux du lecteur, nous croyons devoir lui rappeler et peut-être hélas ! lui apprendre ce qu'est JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

J.-J. ROUSSEAU

HOMMAGE NATIONAL

I

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

DETTE NATIONALE

Parmi les hommes qui se sont acquis des droits éternels à la reconnaissance de l'espèce humaine et spécialement de la nation française, le grand et infortuné JEAN-JACQUES ROUSSEAU tient incontestablement la première place. C'est ainsi que pensa la Révolution française qui, en portant ses cendres au Panthéon et en lui décrétant une statue, attesta, d'une façon éclatante, la profondeur et la fécondité du sillon creusé par ce grand homme dans le champ de la raison et de la liberté.

L'objet de ces pages préliminaires est de rappeler, en peu de mots, les titres de JEAN-JACQUES ROUSSEAU à la gratitude des penseurs libres et des républicains.

Quoi qu'il advienne dans l'avenir, le XVIIIe siècle — siècle de la philosophie et de la Révolution, — restera à jamais le grand siècle de l'humanité. Brisant avec toutes les traditions, tous les préjugés, tous les dogmes, il a pensé d'après la nature et la science, et, ayant pensé, sans désemparer, il a agi : il a dénoncé toutes les servitudes de l'esprit et du corps ; puis il a proclamé par la parole et affirmé par des actes tout puissants, les principes philosophiques, politiques et sociaux qui, désormais, régiront toute société civilisée.

Si l'honneur de Voltaire est d'avoir, à cette époque, recruté, discipliné, dirigé l'armée des démolisseurs qui portèrent la pioche dans toutes les parties de l'édifice odieux et grotesque du passé, la gloire de JEAN-JACQUES ROUSSEAU est d'avoir senti et compris que l'on ne détruit bien le despotisme, les privilèges, la superstition qu'en les remplaçant par la liberté, l'égalité, la morale.

C'est pourquoi, fort de son seul génie et soutenu de sa seule conscience, sur l'emplacement des bastilles démantelées, renversées, emportées aux quatre vents du siècle il construisit, lui, pour l'abri du peuple, la cité d'un prochain avenir, la République des Droits de l'Homme, de la Souveraineté du Peuple et du Suffrage Universel.

La Révolution qui fut la Philosophie en acte, c'est-à-dire la pensée de Voltaire et de JEAN-JACQUES ROUSSEAU envahissant le domaine des faits, s'inspira surtout de l'école voltairienne et encyclopédiste toutes les fois qu'elle détruisit, et surtout de l'œuvre de ROUSSEAU, toutes les fois qu'elle

édifia. Quand elle promulgua les Droits de l'Homme, quand elle proclama la République, quand elle élabora la prodigieuse constitution de Quatre-Vingt-Treize, quand elle créa l'éducation publique et l'enseignement rationnel, quand elle décréta les fêtes populaires; en un mot, toutes les fois qu'elle construisit, la Révolution consulta JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Quelle destinée que la sienne! L'ignorance, la bêtise ou la haine peuvent, désormais, se coaliser contre son œuvre; la Révolution l'a placée si haut dans la gloire, qu'elle est désormais hors de leur atteinte.

—

Dans son premier *Discours sur les Arts, les Lettres et les Sciences*, ROUSSEAU n'avait attaqué que les abus de la Société; dans celui de *l'Origine de l'inégalité*, c'est à la constitution même de cette société qu'il s'en prend, en sorte qu'après lui avoir lancé à la face un anathème terrible et vengeur, il en sàpe les bases mêmes avec toute l'implacable sérénité d'une conscience qui accomplit le plus sacré des devoirs. Il y démontre qu'à force de déviations et de corruption les sociétés humaines, au lieu de reposer sur les droits naturels de l'homme, ne s'appuyent plus que sur la force, le mensonge, la violence et le vol.

« Ce discours, dit M. Villemain, eut encore plus de prosélytes que de lecteurs. Il en sortit quelques axiomes qui, répétés de bouches en bouches, devaient retentir un jour, dans nos Assemblées na-

tionales, pour inspirer ou justifier, à leurs propres yeux, les ennemis de toute hiérarchie. »

La République, basée sur les droits de l'homme et la souveraineté du peuple, la République fonctionnant au moyen du suffrage universel, est une idée toute moderne qui n'a même pas été soupçonnée par l'antiquité grecque et latine puisque, dans la cité antique, le peuple est ilote ou esclave. Dans les Communes du Moyen âge et de la Renaissance, à Genève même, patrie de ROUSSEAU, la liberté avait toujours été un *privilège*, ou une concession, jamais un *droit* de l'homme.

La Souveraineté du Peuple, conséquence sociale des droits naturels de l'individu, avait à peine été pressentie çà et là dans les siècles chrétiens et vaguement, obscurément indiquée par la plume des penseurs. Crions-le donc par-dessus les toits, puisque cette génération ingrate à force d'ignorance paraît l'avoir oublié : c'est à JEAN-JACQUES ROUSSEAU que revient la gloire d'avoir, le premier, dans le *Contrat-Social*, mis le principe de la souveraineté du peuple en pleine lumière, en toute évidence et d'en avoir tiré, avec une audace inouïe, toutes les conséquences politiques et sociales qu'il contient virtuellement.

La République démocratique, c'est-à-dire la République entendue et pratiquée au sens moderne, est bien un monde nouveau que le XIX[e] siècle explore timidement et dont la découverte est due à ROUSSEAU ; donc, quiconque est fier de ses droits d'homme et de citoyen, quiconque, respectant en soi, la dignité humaine, ne veut obéir qu'à des lois

qu'il confectionne lui-même en déposant son bulletin de vote dans l'urne du Suffrage Universel, est et demeure l'obligé de J.-J. Rousseau.

Pour qui connaît à fond et l'histoire de la Révolution et l'œuvre de Rousseau il est de toute évidence que c'est la prodigieuse influence exercée par ce philosophe sur toute la génération de 89, qui a déterminé le courant d'opinion *républicaine*, d'abord insensible, mais qui, devenu torrent, a fini par emporter la monarchie française, quatorze fois séculaire. Sans cette influence toute spéciale, et de plus en plus prépondérante, la Révolution, quelle qu'eût été, d'ailleurs, l'importance de son œuvre d'émancipation politique et sociale, n'eût certainement pas abouti à l'acte constitutionnel du 22 septembre 1792.

Jean-Jacques Rousseau doit donc être considéré comme le *premier* et *véritable* fondateur de la République française; ce sera sa gloire dans l'avenir et son plus grand titre, sans doute, à la reconnaissance des Français.

—

Voilà donc la cité du *Contrat-Social* bâtie sur la table rase faite antérieurement par le *Discours sur l'origine de l'inégalité;* mais, où sont les citoyens qui habiteront cette cité du droit et du devoir? Pour faire des citoyens, il faut détruire en l'homme dégradé par les institutions monarchiques et cléricales du passé l'esclave et le tyran, ce fut l'objet propre de l'*Emile*. Les bienfaits de ce livre constatés par l'histoire d'une façon aussi éclatante

quoique moins officielle que ceux du *Contral-Social* sont aussi indéniables. Puissance et triomphe du génie! ce livre créa, en quelque sorte, des mœurs nouvelles qu'il mit à la place de vices et de préjugés anciens détruits par lui. Son éloquence enflammée et impérieuse, en restituant la mère à l'enfant, resserra les liens de la famille à peu près dissous.

Son système d'éducation qui n'est autre que celui de la Nature, supprime, pendant toute la durée de l'enfance et de la jeunesse, la contrainte, la réclusion, la torture, l'émulation, le mensonge, afin de ne faire des enfants ni des esclaves, ni des tyrans, mais des citoyens, des hommes libres ne commandant qu'à leurs passions, ne se soumettant qu'au devoir.

Il réhabilita le travail, j'entends le vrai travail manuel dont il démontra la nécessité, l'obligation, la fécondité et les grandeurs.

Il assigna à la femme sa place et son véritable rôle dans la famille et dans la société. Enfin, par l'épisode du *Vicaire Savoyard*, il porta un coup droit et terrible à la superstition. « En quelques jours, s'écrie Diderot, à Genève seulement, 24,000 hommes sont devenus philosophes. » Et Voltaire : « JEAN-JACQUES n'a pas laissé de faire beaucoup de bien avec son *Vicaire*. Lisez, mes frères, lisez le *Vicaire*, de JEAN-JACQUES ; j'ai fait relier en or ce petit livre. »

Parmi les réformes réclamées par l'*Emile* les unes, tels que l'allaitement de l'enfant par sa propre mère, l'abolition du maillot, la suppression des

punitions corporelles, entrèrent de suite, comme nous l'avons dit, dans les mœurs et les habitudes de la bourgeoisie ; les autres, quelques années plus tard, furent converties en lois par la Convention et sont reprises de nos jours et graduellement introduites dans l'éducation nationale. Parmi celles-ci on peut citer, entre autres, les exercices corporels (manœuvres militaires, gymnastique), l'apprentissage d'un métier (instruction professionnelle), l'abstention en matière religieuse (laïcité), etc., etc.

La *Réponse à l'Archevèque* de Paris, les *Lettres de la Montagne* furent le complément et la magnique défense des doctrines contenues dans l'*Emile*, dans le *Contrat-Social* et dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*.

—

Par la *Nouvelle Heloïse*, la *Lettre sur les spectacles*, les *Confessions*, les *Rêveries du promeneur solitaire* et, l'on peut dire, par l'ensemble de son œuvre littéraire, ROUSSEAU nous révéla la Nature et créa en nous un sixième sens pour la sentir. Il a été le point de départ du renouveau poétique et littéraire auquel on a donné le nom de romantisme. Mme de Staël, Sénancourt, Bernardin-de-Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamennais, Georges Sand, et, à bien des égards, Lamartine, procèdent directement de lui. « Il a élargi le cadre et, pour ainsi dire, déchiré les langes de l'esprit français. Il a senti et compris la nature sous le règne de Mme de Pompadour.

» Il a créé notre grande école de paysage ; il a été, à tous les points de vue le prophète et l'initiateur de notre siècle. Nous sommes tous, tant que nous sommes, à un degré quelconque, les fils de ROUSSEAU (1). »

—

Ce n'est pas seulement la France qui a marché dans le sillage du philosophe de Genève, mais encore une grande partie de l'Europe et du Nouveau Monde.

En Amérique, des treize républiques qui, en 1776, c'est-à-dire, quatorze ans après l'apparition du *Contrat-Social*, constituèrent, dès cette époque, les États-Unis, six firent précéder leur constitution particulière d'une déclaration des Droits de l'Homme textuellement inspirée du livre de ROUSSEAU.

Dans un cours professé, il y a quelques années, à Copenhague, par M. Brandis, il a été facile à ce savant professeur de démontrer qu'en Allemagne, comme en France, l'école littéraire moderne est sortie de ROUSSEAU. « Gœthe nous apprend dans ses mémoires qu'il s'était formé, de son temps, autour du nom de ROUSSEAU une sorte de communauté silencieuse, ou, si l'on veut, une société secrète. Un âge d'homme après, au dire de Niebuhr, JEAN-JACQUES était encore le héros de tous ceux qui tra-

(1) *Figaro*, n° du 24 août 1882.
Article admirablement écrit et fortement pensé, signé : *Quidam*.

vaillaient au triomphe de la liberté (1). » On sait que les éducateurs Basedow, Jean-Paul, Pestalozzi et Frœbel, les poètes Lessing, Gœthe, Schiller (2), les philosophes Jacobi, Wieland, Herder et Kant (3) furent ses disciples, ses admirateurs comme le furent, en Angleterre, lord Byron et, en Italie, Beccaria, Filangieri, Alfiéri, Ugo Foscolo.

C'est donc avec raison et justice que l'on a pu dire, dans la circulaire qui a été le point de départ de l'œuvre du Monument national : « Républicains démocrates et penseurs libres, nous vivons de l'œuvre de ROUSSEAU et nos intelligences se meu-

(1) Voir : *J.-J. Rousseau et les étrangers*, conférence de Marc-Monnier, 1878.

(2) Voici l'une des strophes que le grand poète Schiller écrivit sur le tombeau d'Ermenonville :

O monument d'un éternel outrage,
Toi qui flétris son pays et notre âge,
Tombeau sacré, je te salue aussi !
Paix et repos aux débris de sa vie !
Paix et repos, sa longue et vaine envie,
Paix et repos, il ne les a qu'ici.

Quand la rage de sang sera-t-elle assouvie ?
Quand viendra l'avenir que nos rêves doraient ?
Les sages, aux vieux temps des ténèbres, mouraient ;
Le sage meurt au temps de lumière où nous sommes.
Socrate fut martyr des sophistes anciens ;
ROUSSEAU pâtit, ROUSSEAU tombe sous les chrétiens,
ROUSSEAU qui des chrétiens voulut faire des hommes.

(3) Le portrait de JEAN-JACQUES était l'unique ornement du cabinet de travail de ce grand homme.

vent, pour ainsi parler, dans l'amotsphère intellectuelle et morale créée, ou du moins, fécondée par le génie de ce tout puissant écrivain. » Déjà, Michelet avait écrit: « On ne sait d'où cela vient, mais, depuis que cette parole ardente s'est répandue dans les airs, la température morale a changé. C'est comme si une douce haleine avait soufflé sur le monde, la terre commence à porter des fruits qu'elle n'eût jamais donnés. »

—

La grande influence de Voltaire, de d'Holbach, d'Helvétius sur leurs contemporains ne s'explique pas seulement par leurs talents mais encore par la sécurité, le loisir, le prestige, les moyens de propagande et de défense personnelle que la fortune donne toujours à ses favoris. ROUSSEAU, au contraire, pour soulever le monde, n'eut de point d'appui que sa conscience et de levier que son génie. Dénué de toutes ressources, abandonné à tous les hasards d'une vie errante et misérable, il fait lui-même son éducation, il apprend à connaître les hommes et les choses à la rude école de l'adversité, de la souffrance et de l'humiliation. Puis, un jour, cet abandonné, ce misérable, du haut de son grenier de la rue Plâtrière ou du fond de son Ermitage de la forêt de Montmorency, prononce des paroles qui font tressaillir son siècle jusqu'en ses profondeurs, qui éclairent les âmes jusqu'à l'éblouissement, qui enchantent les cœurs jusqu'à l'ivresse. Il suscite et exalte dans ses contempo-

rains cette passion de la justice et de la liberté qui déchaînera la Révolution et l'animera d'une flamme inextinguible.

La Révolution! il en a été, du fond de sa tombe, le dictateur intellectuel aussi bien que le prophète et le coryphée! « Il n'y a pas un discours, une réforme, une loi, une fête de cette époque, dit M. Villemain, qui ne rappelle telle ou telle page de Rousseau et n'en soit manifestement inspirée. » — « Constituants, Girondins, Jacobins, Cordeliers, dit, à son tour, Proudhon, tous le prirent pour oracle. » Aussi quels hommages, quels honneurs cette Révolution ne lui a-t-elle pas prodigués. Elle plaça son image dans la salle de ses Assemblées souveraines, elle lui décréta une statue qui devait être élevée sur le Rond-Point des Champs-Elysées avec cette inscription :

LA NATION FRANÇAISE LIBRE
A
J.-J. ROUSSEAU

Elle porta ses cendres au Panthéon, dans une pompe triomphale sans pareille ; et, parlant de cette apothéose, l'un des plus fervents disciples du grand philosophe, Lakanal avait dit du haut de la tribune conventionnelle :

« La voix de toute une génération nourrie des principes de J.-J. Rousseau, et, pour ainsi dire, élevée par lui ; la voix de la République tout entière, l'appelle au Panthéon et, ce temple élevé par la patrie reconnaissante aux grands hommes qui l'ont servie, attend celui qui, depuis si long-

temps, est placé, en quelque sorte, dans le Panthéon de l'opinion publique. »

—

La Révolution a donc fait son devoir vis-à-vis de Rousseau, il nous reste à faire le nôtre envers elle et envers ce grand homme en payant à la mémoire de celui-ci la dette de reconnaissance qu'elle a si solennellement endossée par les décrets de la Constituante et de la Convention.

Certes, si l'esprit de la monarchie n'était venu de nouveau comprimer, jusqu'en ces dernières années, tous les élans généreux du peuple français, ce serait pour nous, héritiers de la Révolution, une grande honte d'avoir si longtemps différé la réédification du monument national de J.-J. Rousseau, monument que le 18 brumaire renversa en même temps que la République. Aujourd'hui que cette République rayonne de nouveau sur notre patrie et protège toutes les expansions de notre génie national il n'est que temps de nous mettre à l'œuvre; car, relever la statue de Rousseau ce sera venger la Révolution des outrages du scélérat de brumaire, ce sera aussi honorer, comme il convient, une des plus prodigieuses incarnations du génie humain, le poëte qui créa la poésie de la nature, le philosophe qui fut, parmi nous, l'inspirateur de la *Déclaration* des *Droits de l'Homme*, le proclamateur de la Souveraineté du Peuple, le *premier* et *véritable* fondateur de la République française.

Cette œuvre de gratitude et de justice a été com-

mencée en 1878, on verra, ci-après, qu'elle n'a pas cessé d'être poursuivie depuis lors; mais, c'est en Mil huit cent quatre-vingt-neuf, c'est à l'époque du centenaire de la Révolution qu'elle devra être couronnée et consacrée par la solennelle inauguration du Monument national de J.-J. ROUSSEAU que la France républicaine va lui ériger en exécution des décrets de la Constituante et de la Convention.

—

Les décrets de la Constituante et de la Convention!... Nous ne sommes encore qu'au début de ce volume et combien de fois déjà ne les avons-nous pas rappelés et invoqués ! au risque de fatiguer les lecteurs amis et d'exaspérer les autres, nous continuerons à en évoquer le prestigieux souvenir à chacune des pages qu'il nous reste à écrire, car en même temps qu'ils vengent ROUSSEAU de l'ignorance et de l'ingratitude de nos contemporains, ils assignent à l'immortel Précurseur la place qu'il devra occuper dans les grandes manifestations du Centenaire de la Révolution.

II

LE CENTENAIRE D'ERMENONVILLE

LE CENTENAIRE D'ERMENONVILLE[1]

LES DERNIERS JOURS DE J.-J. ROUSSEAU

La gloire avait, depuis longtemps déjà, couronné l'œuvre de Rousseau. Mais sa grandeur lui pesait et il éprouvait comme le besoin d'éteindre l'anxiété croissante de son âme dans la vaste inconscience des choses. De là de fréquentes et solitaires promenades aux environs de Paris, au retour desquelles il écrivait ces ineffables « *Rêveries* » où il a si bien sû mettre tout son cœur.

Bientôt ces promenades ne lui suffirent plus,

(1) La poésie suivante a été inspirée à un de nos jeunes poètes par les sites romantiques et les émouvants souvenirs d'Ermenonville.

ERMENONVILLE

A. Aug. Castellant

I

C'est ici que Rousseau mourut ! Ce lac paisible,
Ces beaux arbres, ce parc immense, ces forêts,
Lieux de calme et d'oubli pour une âme sensible.
Furent les confidents de ses derniers secrets.
C'est ici que, battu par la tempête humaine,
Accablé par le sort, d'amertume abreuvé,

c'est alors qu'il accepta l'hospitalité que lui offrit René-Louis de Girardin dans son beau domaine d'Ermenonville.

René-Louis de Girardin avait acheté la terre d'Ermenonville en 1762. Elle n'était alors qu'un marais impraticable formé d'eaux impures séjournant sur des terres tourbeuses et ne laissant pousser ça et là, au milieu de leurs joncs et de leurs ronces, que des saules et des aunes.

Il y avait alors trois années que la *Nouvelle Héloïse* était parue ; M. de Girardin et l'architecte Morel s'inspirèrent de ce livre et surtout de la lettre sur l'*Elysée* de Clarens, dans les travaux qu'ils exécutèrent partout autour du château.

Lorsque ROUSSEAU vint habiter à Ermenonville il s'y trouva donc comme dans un séjour qu'il s'était, en quelque sorte, préparé à lui-même.

Il y arriva dans la soirée du 20 mai 1778.

Ermenonville était dans toute sa splendeur printanière. La première impression que lui fit la vue des eaux et de la forêt l'émut jusqu'aux larmes.

Contre l'envie obscure et l'éclatante haine,
L'infortuné grand homme avait enfin trouvé
Un abri consolant, des amis, le silence !
— Mais il y vint trop tard : La gloire et le malheur,
De nombreux ennemis la perfide insolence,
Avaient de son génie égaré la chaleur.
La paix, les jours heureux, quand la vieillesse arrive,
Ne ressuscitent point nos viriles ardeurs,
Et n'éclairent nos pas que vers la sombre rive
Dont il faut traverser les noires profondeurs.
Malgré ton charme exquis, séjour d'Ermenonville,
D'un grand siècle tu vis s'éteindre le flambeau !

« Enfin, s'écria-t-il, je revois donc encore une fois la nature ! Ah ! c'est ici que je veux mourir ! »

En attendant que la chaumière qu'on lui bâtissait dans le parc fût achevée, on l'établit dans un petit pavillon séparé du château par la rivière et un bouquet de grands arbres. Les arbres sont restés, mais le fanatisme a détruit le pavillon.

Thérèse Le Vasseur vint bientôt le retrouver, amenant avec elle le plus nécessaire du pauvre mobilier de la rue *Plâtrière*. Il était à table quand elle arriva. Sitôt qu'il entendit sa voix dans la cour du château il courut à sa rencontre et l'embrassa avec la plus grande effusion de cœur et de larmes.

A Ermenonville comme aux Charmettes, ROUSSEAU allait, chaque matin, saluer le soleil à son lever ; puis il parcourait la plaine, les prairies, la forêt, ramassant partout des plantes pour les étudier, à son retour. Il se proposait de faire la *Flore d'Ermenonville*. Il emmenait souvent dans ses promenades, le plus jeune des fils de M. de Girardin qu'il avait pris en vive affection et qu'il appelait *son petit gouverneur*.

Mais bientôt en échange, ô poétique asile,
De ton hôte immortel tu gardas le tombeau !
Des plis de son linceul, de ses restes funèbres,
Pour toi surgit soudain la popularité.
Et grâce à lui ton nom, émergeant des ténèbres,
S'impose, lumineux, à la postérité !
Il semble qu'une étoile éclaire la vallée
Où JEAN-JACQUES ROUSSEAU vécut ses derniers jours,
Et projette sur l'île où dort son mausolée
Un pâle et doux rayon qui le berce toujours !

L'après-midi, il s'enfonçait dans les profondeurs de la forêt ou bien il restait des heures entières en méditation, sur les bords ombragés du beau lac auquel on a donné son nom.

Souvent, le soir, il montait en barque, avec la famille de Girardin et se plaisait tellement à ramer qu'il fut proclamé par elle *amiral d'eau douce*. Quelquefois on débarquait dans l'*Ile des Peupliers* et l'on y faisait de la musique, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui son tombeau; lui chantait, on l'accompagnait de la clarinette. C'est à cette époque qu'il composa la romance du *Saule*.

Il aimait à causer avec les habitants du village, il s'informait avec une tendre sollicitude de l'état de leurs affaires et recommandait les plus pauvres à la charité de madame de Girardin. Souvent il entrait sous le chaume et s'asseyait au milieu des paysans. Les petits enfants tout de suite rassurés par la douceur de sa voix, l'expression de bonté de sa noble et douce figure, s'approchaient de lui, tou-

II

Je suis venu m'asseoir sur ces rives boisées,
Affamé de justice et de nobles pensées :
Sous ces arbres peuplés d'échos retentissants,
Je suis venu chercher d'harmonieux accents !
— O ROUSSEAU, quel frisson éveille ton génie !
Quel charme, en ton bon sens et dans ton ironie !
De quelle émotion le cœur est agité
Quand tu peins la Nature avec la liberté,
Quand tu montres l'Amour, devenant notre maître,
Et petit à petit envahissant tout l'être !

chaient son habit, puis ses mains. Il les prenait alors dans ses bras, les embrassait et les pressait avec effusion contre son cœur.

Lorsque, dans les premiers jours de juin, ROUSSEAU apprit la mort de Voltaire il en fut extraordinairement affecté et prononça ces paroles mémorables : « Je ne lui survivrai pas longtemps, car je sens que mon âme était attachée à la sienne. »

Que parle-t-on toujours de la haine réciproque de Voltaire et de ROUSSEAU ! Ces deux grands hommes ne furent séparés que par des malentendus qu'un regard ou une parole eussent dissipés à l'instant. L'instinct du peuple ne s'y est pas trompé et voilà pourquoi dans ses mansardes ou ses chaumières comme dans son Panthéon, il les place toujours l'un à côté de l'autre. Ils sont solidaires en effet, ils s'appellent, ils se complètent, ils sont inséparables ; car ils furent à eux deux l'âme du XVIII[e] siècle, la pensée de la Révolution.

Le 2 juillet, ROUSSEAU se leva et sortit à son heure accoutumée et revint comme d'habitude, prendre

Devant ton froid tombeau, je me suis rappelé
De tes illusions l'édifice écroulé,
Le feu qui dévora ton âme chaleureuse,
Ton admirable orgueil, ta vie aventureuse !
Je me suis rappelé tes récits attachants,
Ta joie en revoyant la verdure et les chants,
En t'égarant dès l'aube, à travers les prairies,
Ou, jusqu'au fond des bois, cachant tes rêveries !
Les lieux où tu vécus semblent t'appartenir,
Et toujours le penseur y trouve un souvenir!
Simplicité, Nature, en vous est l'allégresse,
Et par vous tout mortel sourit et se redresse,

son café, vers 8 heures. Quelques instants après, Mme de Girardin entendant les cris de ROUSSEAU, accourut. Sitôt qu'il la vit, l'infortuné s'écria : « Que venez-vous faire ici ? votre sensibilité doit-elle être mise à l'épreuve d'une scène pareille et de la catastrophe qui doit la terminer? » Elle se retira: mais, à peine eut-elle mis le pied hors de la chambre, quelle entendit fermer les verrous derrière elle. Que se passa-t-il alors entre Thérèse et JEAN-JACQUES? M. de Girardin et Thérèse Le Vasseur ou.

Quand les dégoûts amers sont un trop lourd fardeau,
Quand la fatalité fait songer au tombeau!
— Il suffit quelquefois, pour consoler une âme,
Dans un cœur presque éteint pour rallumer la flamme,
Et dans l'esprit qui dort pour glisser le réveil,
Il suffit d'une fleur, d'un rayon de soleil.
Du blanc cristal des eaux qui jaillit et murmure,
Du parfum des forêts, du vent sous la ramure...
Afin d'apercevoir l'Idéal obscurci,
Quand le cerveau lassé s'est, hélas ! endurci,
Il suffit d'évoquer une mémoire aimée,
De songer à quel prix s'acquiert la renommée,
Et d'interroger l'ombre illustre des penseurs
Qui du droit méconnu furent les défenseurs.
Si la voix d'un ami répond à notre peine,
Et nous dit de rester vaillamment dans l'arène,
Nous voudrons achever de glorieux travaux
Devant nos ennemis et devant nos rivaux!

C'est ici que Rousseau mourut! Ce lac paisible,
Ces beaux arbres, ce parc immense, ces forêts,
Lieux de calme et d'oubli pour une âme sensible,
Furent les confidents de ses derniers secrets!

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

emporté avec eux ce secret dans le tombeau et il n'y a plus maintenant d'espoir qu'il soit jamais divulgué. JEAN-JACQUES qui, au dire de Mme de Staël, avait appris le matin même, les relations de sa femme avec un homme de la domesticité de M. de Girardin, JEAN-JACQUES, dis-je, s'est-il suicidé de désespoir, a-t-il été assassiné par sa femme, ou est-il mort d'une apoplexie céreuse comme l'affirme le procès-verbal d'autopsie ? Toujours est-il que vers dix heures du matin le grand homme avait rendu son dernier soupir et que l'on constata une profonde blessure au front paraissant faite au moyen d'un instrument contondant.

Thérèse Le Vasseur se retira bientôt avec son Egyste de bas étage au village de Plessis-Belleville où elle mourut 20 ans après (1).

(1) Elle mourut en 1802. Elle repose dans le cimetière du village. Il y a une vingtaine d'années les vieillards d'alors m'ont indiqué la place exacte où elle a été enterrée. Puisse-t-il se trouver parmi nos lecteurs une personne assez généreuse pour faire mettre une simple pierre sur cette fosse. Ce serait bien la moindre des choses, à une époque où l'on ramasse les plus petites miettes de l'histoire, que de fixer ce souvenir !

Nous faisons le même appel en faveur de Mme de Warens qui repose dans un cimetière de Chambéry. Voici les lignes navrées que m'écrivait, le 23 octobre 1883, M. Jules Levallois * à propos de cette tombe solitaire et abandonnée.

« .....Par un sentiment de curiosité pieuse que vous n'au-
» rez pas de peine à comprendre, en sortant des Charmettes je
» me suis enquis de la sépulture de Mme de Warens. On

* Homme de lettres, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, auteur de plusieurs écrits sur ROUSSEAU.

M. de Girardin voulant conserver à la postérité les traits de l'immortel philosophe fit venir en toute hâte, le sculpteur Houdon qui coula en plâtre le masque de ROUSSEAU que la famille Raspail conserve pieusement.

Le corps de ROUSSEAU fut embaumé, puis enfermé dans un cercueil de chêne recouvert de plomb à l'intérieur et à l'extérieur, et le lendemain, 4 juillet, de dix heures à onze heures du soir, le funèbre cortège se dirigea lentement et silencieusement vers l'*Ile des Peupliers* où une fosse avait été

» m'a conduit à un endroit très abandonné situé sur une » hauteur d'où l'œil embrasse un espace immense, le Lemenc. Auprès d'une vieille église intéressante pour l'archéologue, à l'ombre d'un couvent moderne on m'a montré dans un petit cimetière de campagne un coin de terre » où poussent des herbes folles et des plantes parasites. La » pauvre maman repose ainsi loin de tout et de tous, oubliée, » perdue, reniée, sans une croix, sans une pierre ! La tradition s'est jusqu'à présent conservée de la place où est » située sa tombe... mais d'un jour à l'autre cette tradition » peut se perdre et nul ne saura où l'amie de ROUSSEAU dort » son dernier sommeil.

» N'en dites rien, mon cher Castellant, mais je vous avouerai qu'en pensant à ce paradis des Charmettes que je venais de visiter, à toute la gloire de JEAN-JACQUES, à tout » ce qu'il a dû à cette bonne et charmante femme qui lui a » révélé l'amour, et en voyant ce délaissement absolu j'ai » senti mon cœur se fondre et n'ai pu me défendre de pleurer..... »

Que de fastueux monuments conservent des souvenirs moindres que ceux de mesdames de Warens et Thérèse Le Vasseur !...

Il ne faut pas que le centenaire se passe sans que ces oublis soient réparés !

creusée et recouverte de maçonnerie. Le Peuple silencieux et grave était étagé sur les collines environnantes, des rossignols chantaient dans les bocages voisins et la lune éclairant cette scène la réfléchissait dans les eaux du lac.

Les honneurs funèbres furent rendus par René-Louis de Girardin, chevalier, vicomte d'Ermenonville, mestre de camp des Dragons, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis; Le Besgue de Presle, docteur en médecine et censeur royal; Jean Romilly, citoyen de Genève; de Corancez, avocat au parlement.

Seize ans après, un décret de la Convention nationale vint enlever de l'*Ile des Peupliers* le corps de Rousseau pour le porter au Panthéon. Les citoyens d'Ermenonville accompagnèrent le corps jusqu'à Montmorency et figurèrent encore autour de l'urne funèbre, dans le cortège qui monta au Panthéon, à la suite de la Convention.

En 1814, lors de l'invasion, les armées étrangères, en l'honneur de Rousseau, exemptèrent de réquisitions le village d'Ermenonville.

Les habitants n'ont pas oublié qu'ils doivent au grand philosophe, non seulement l'exercice de leurs droits d'hommes et de citoyens, mais encore la lointaine renommée de leur village, aussi fut-ce de toute âme qu'en 1878 ils répondirent à notre appel pour l'organisation du Centenaire.

LA FÊTE DU CENTENAIRE [1]

(*21 juillet 1878*)

Élever un monument à JEAN-JACQUES ROUSSEAU, cette idée, depuis plus d'un siècle, a hanté la pensée et ému le cœur de tous les disciples de ce grand homme. Sa réalisation fut l'objet propre du Centenaire d'Ermenonville.

En 1878, les amis de ce J.-J. ROUSSEAU qui fut l'un des premiers à souscrire à la statue de Voltaire crurent que les deux centenaires pouvaient et devaient être célébrés en même temps afin de ne pas séparer ce que la conscience populaire a uni ; malheureusement tel ne fut pas l'avis des *voltairiens*, et de même que Voltaire avait voulu outrageusement refuser la glorieuse souscription du grand et infortuné JEAN-JACQUES, ils crurent pouvoir refuser les propositions que nous leur avions faites. Victor

(1) Les 30 juin, 1er et 2 juillet, la ville de Genève avait déjà célébré le centenaire de J.-J. ROUSSEAU par des fêtes telles qu'on n'en vit jamais de comparables en aucun temps et chez aucun peuple.

Hugo lui-même qui jalousait en J.-J. ROUSSEAU surtout le rénovateur de la poésie, le romantique avant le *romantisme* me répondit « ... commençons par Voltaire, le tour de JEAN-JACQUES viendra ensuite; diviser le Centenaire ce serait l'amoindrir. » Chacune de ces paroles était un non-sens et une hypocrisie. N'importe! Panurge avait parlé, le troupeau obéit.

Ce fut tant pis pour Voltaire et tant mieux pour ROUSSEAU! le Centenaire de celui-ci fut célébré devant un concours de plus de dix mille personnes, le 14 Juillet, sous la présidence de L. Blanc. Cette solennité grandiose inaugura en quelque sorte la *Fête nationale* qui, depuis, a été célébrée, chaque année, à cette même date.

Nous n'avions rien négligé pour faire de cette manifestation imposante, le point de départ de l'œuvre du Monument national de J.-J. ROUSSEAU ; malheureusement, bien que nous eussions l'honneur de de faire partie du comité, notre idée ne put prévaloir.

C'est alors que, malgré des difficultés de toutes natures, nous nous décidâmes à organiser, sous les ombrages mêmes où ROUSSEAU avait vécu ses derniers jours et à deux pas du tombeau solitaire de l'*Ile des Peupliers*, une fête toute champêtre dans le but de proclamer bien haut et de façon à être entendu de toute la France, la nécessité de payer enfin à J.-J. ROUSSEAU la dette des Français et de l'Humanité entière.

Et pour donner à cette manifestation un grand caractère de solennité et d'autorité morale nous

en offrîmes la présidence à l'illustre historien national Henri Martin.

Dès dix heures du matin, les rues du village furent envahies par une foule énorme venue de Paris et des campagnes environnantes.

Une immense tente avait été construite avec du feuillage et des fleurs; le buste de J.-J. ROUSSEAU placé au centre semblait la remplir de son auréole.

Vers deux heures, la fanfare de Nanteuil-le-Haudouin suivie de la foule vint recevoir aux abords du village Henri Martin accompagné de son fils, du promoteur du Centenaire et du délégué du Conseil municipal de Senlis.

La solennité commença par un discours éloquent dans lequel l'éminent historien caractérisa en un langage élevé, l'influence immense et profonde du philosophe de Genève sur son siècle et le nôtre.

Après Henri Martin M. Eug. Garcin, homme de lettres, prit la parole à son tour et il se trouva que cette parole est une de celles qui exaltent la foule et enivrent tous les cœurs. Le conférencier qui raconta la vie de ROUSSEAU et passa en revue chacun de ses ouvrages s'attacha surtout à démontrer que J.-J. ROUSSEAU est le véritable fondateur de la République en France et des Républiques américaines et le prophète du socialisme.

Vint ensuite M. René Maral qui, s'adressant surtout aux femmes, fut applaudi surtout des hommes. Que de choses la femme ne doit-elle pas à Rousseau ! N'est-ce pas l'auteur d'*Emile* et d'*Héloïse* qui a réhabilité l'amour, le mariage, la maternité?

M. André Rousselle, conseiller général de l'Oise, dans une chaude et énergique improvisation remercia le comité organisateur du Centenaire de J.-J. Rousseau à Ermenonville et démontra que son œuvre était avant tout une œuvre de justice, de courage et de patriotisme.

Enfin M. Castellant, rappelant le décret de la Constituante et de la Convention concernant le Monument de Rousseau, fit un chaleureux appel à tous pour l'exécution de ce décret, dans le plus bref délai possible.

M. Henri Martin répondit en promettant son concours le plus dévoué à cette œuvre « généreuse autant que nécessaire ».

Enfin la séance se termina par la lecture de lettres extrêmement intéressantes adressées au comité par MM. B. Raspail, député, Ernest Hamel, conseiller municipal de Paris, A. Carteret, président de la République et Canton de Genève.

La cérémonie se termina par le couronnement du buste de J.-J. Rousseau. Une jeune et gracieuse enfant d'Ermenonville, Mlle Coltier, monta les degrés de la tribune et déposa sur la tête du philosophe une couronne de chêne entrelacée de fleurs.

On se dirigea ensuite vers le tombeau de l'*Ile des Peupliers*. A sa vue Henri Martin se découvrit, inclina la tête, puis les larmes aux yeux et le cœur débordant de joie il prononça ces paroles mémorables :

« O grand homme, réjouis-toi, car les idées que tu as jetées dans le monde ont porté leurs fruits sur les deux continents ! Le peuple est souverain !

Le Contrat Social règne! le Suffrage Universel gouverne, la République triomphe !

Ne crains pas pour l'avenir, il appartient à ton génie, car c'est surtout de ton *Emile*, que nous nous inspirons dans la réforme de l'éducation populaire. »

La foule répondit à ces paroles par les cris mille fois répétés de vive J.-J. Rousseau ! vive la République !

Au retour, environ cent cinquante personnes prirent part à un banquet fraternel où des toasts furent portés à Henri Martin, président du Centenaire, à Emile de Girardin, qui avait ouvert les colonnes de la *France*, aux organisateurs de la fête, enfin à la régénération des communes françaises par la liberté.

A la fin du banquet la fanfare joua la Marseillaise; Henri Martin ayant eu l'idée d'accompagner de sa voix, tous les convives se joignirent à lui, la foule qui remplissait le village imita cet exemple et les échos des bois environnants et des collines voisines violemment sollicités se mirent aussi du concert, l'effet fut admirable, et l'enthousiasme indescriptible.

Dans la soirée, le poète Jules Christophe accompagné de quelques personnes vint lire auprès du tombeau de Rousseau un très beau poème qu'il a publié sous ce titre : *La nuit d'Ermenonville*.

Un poète, une femme et un citoyen chantent tour à tour.....

Nous croyons être agréable au lecteur en reproduisant ici quelques vers de ce poème.

Voici la nuit sereine, un souffle parfumé
Frissonne dans l'azur, le feuillage animé
Tressaille doucement, la lune va paraître.
En ce grand messidor, ROUSSEAU, qui t'a vu naître
Et qui t'a vu mourir, il convient t'honorer.
Par une nuit semblable on te vint enterrer
Sous ces hauts peupliers; ta cendre triomphale,
Portée au Panthéon, plus tard une rafale
L'a dispersée au vent de la Réaction.
Ton âme est seule ici, mais mon émotion
N'en est pas moins intense. — As-tu quitté la vie
De ton consentement ? Te fut-elle ravie
Par le sort généreux ? Qu'importe maintenant !
Je sais qu'il était las ton cerveau bouillonnant
Et que tu mourus calme, admirant la Nature
Immuable, impassible en sa haute stature.
Ah ! c'était bien ainsi que tu devais mourir,
Toi qui rafraîchis l'âme et qui la fis fleurir !
A ton siècle de lutte, où manquait comme un charme,
O JEAN-JACQUES, c'est toi qui prêtas une larme,
La mélodie alpestre a chanté dans ta voix
Et tu menas s'asseoir, la rêverie au bois.

. . . .
. . . .

Les années suivantes (10 août 1879 et 16 mai 1880) des fêtes populaires furent organisées au Plessis-Belleville, village voisin d'Ermenonville. Des conférences, des bals, des retraites aux flambeaux y eurent lieu en l'honneur du grand philosophe dont le buste couronné de fleurs fut porté triomphalement à travers les rues, précédé de la fanfare locale et suivi d'une foule enthousiaste venue de tous les points du canton.

III

LE MONUMENT NATIONAL

MONUMENT NATIONAL
DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, A PARIS

La circulaire ci-après, imprimée en mai 1882, fut envoyée aux sénateurs, aux députés, aux conseillers municipaux de Paris, et à un grand nombre de personnalités appartenant à la presse, à la littérature, aux sciences et aux arts.

LA STATUE DE J.-J. ROUSSEAU

*Il sera élevé à l'auteur d'*Emile *et du* Contrat-Social *une statue portant cette inscription :*

LA NATION FRANÇAISE LIBRE A J.-J. ROUSSEAU

(Assemblée Nationale, 30 décembre 1790.)

J.-J. Rousseau est digne de recevoir les honneurs décernés aux grands hommes, ses cendres seront transférées au Panthéon.

(Assemblée Nationale Constituante, 27 août 1791.)

Le buste de J.-J. Rousseau *sera placé dans la salle des séances du Corps-Législatif.*

(Assemblée Nationale Législative, 7 octobre 1791.)

La statue de J.-J. Rousseau *sera élevée sur l'une de nos Places publiques.*

(Décret de la Convention, 15 brumaire, an II.)

Les cendres de J.-J. Rousseau *seront transférées au Panthéon français.*

(Convention, 25 germinal, an II.)

La voix de toute une génération nourrie des principes de J.-J. Rousseau, *et, pour ainsi dire, élevée par lui; la voix de la République tout entière l'appelle au Panthéon; et ce temple élevé par la patrie reconnaissante aux grands hommes qui l'ont servie, attend celui qui, depuis si longtemps, est placé, en quelque sorte, dans le Panthéon de l'opinion publique.*

Lakanal à la tribune conventionnelle, 25 fructidor an II.)

Ces honneurs, cette apothéose, ce concours de tout un peuple, cette pompe triomphale, tout annonce que la Convention Nationale veut acquitter, à la fois, envers le Philosophe de la Nature, la dette des Français et celle de l'Humanité.

Le Président de la Convention au Panthéon, 20 vendémiaire, an III.)

Le Contrat-Social *de* Rousseau *a été admiré, porté aux nues, regardé comme la table des libertés publiques : Constituants, girondins, jacobins, cordeliers le prirent tous pour oracle, il a servi de texte à la Constitution de 93 et c'est encore de ce livre que s'inspirent aujourd'hui les plus zélés réformateurs de la science politique et sociale. Le gouvernement venait d'en haut, il le fit venir d'en bas par la mécanique du suffrage universel.*

(Proudhon, *Idée générale de la Révolution.*)

On ne sait d'où cela vient, mais depuis que cette parole ardente s'est répandue dans les airs la température morale

a changé, c'est comme si une douce haleine avait soufflé sur le monde, la terre commence à porter des fruits qu'elle n'eût jamais donnés.

(Michelet, *Histoire de France.*)

La vraie France, la France du Peuple et du Suffrage Universel a été conçue dans les clartés de la Philosophie du XVIIIe siècle et enfantée dans les déchirantes douleurs de la Révolution. Or, la Philosophie et la Révolution c'est Voltaire et c'est ROUSSEAU. Justice et gloire sont rendues au premier; sa statue se dresse lumineuse et triomphante sur nos places publiques; mais, jusqu'ici, chose étrange! les héritiers de la Révolution semblent avoir méconnu celui qui en fut le premier et le plus puissant promoteur : J.-J. ROUSSEAU! Cette apparente ingratitude dont l'ignorance seule peut faire l'excuse a étonné la raison et soulevé le cœur de plusieurs citoyens qui, pour protester solennellement contre elle, ont organisé, en 1878, et, au milieu de mille difficultés. le Centenaire d'Ermenonville que présida notre grand historien national Henri Martin. Ce Centenaire d'Ermenonville eut surtout pour objet de réclamer l'exécution du décret de la Constituante et de la Convention relatif à la statue de ROUSSEAU.

En vérité, si les hommes d'aujourd'hui savaient, comme nos pères de la Révolution, remonter des faits concrets de l'histoire aux causes intellectuelles et morales qui les déterminent, nul penseur, nul prophète de la démocratie ne serait plus étudié, plus aimé, plus honoré que J.-J. ROUSSEAU, car les principes que, le premier, il a établis sont ceux sur

lesquels repose la démocratie des temps nouveaux et sa doctrine, faite de raison et de vérité, est celle dont elle se nourrit et qui fait sa force morale supérieure encore à sa force numérique. Républicains et penseurs libres, nous vivons de l'œuvre de ROUSSEAU et nos intelligences se meuvent, pour ainsi parler, dans l'atmosphère intellectuelle et morale créée, ou du moins, fécondée par le brûlant génie de ce formidable penseur, de ce tout-puissant écrivain.

« Depuis l'*Evangile* jusqu'au *Contrat-Social*, a dit M. de Bonald, ce sont les livres qui ont fait les révolutions. » L'*Evangile* et le *Contrat-Social* marquent, en effet, le véritable point de départ des deux principales évolutions du monde intellectuel et moral, au moins en Occident. Ces deux livres ont eu cette immense fortune de devenir comme le germe, le noyau d'un monde en formation; une force s'est trouvée en eux mathématiquement suffisante pour attirer et coordonner les éléments propres à la formation d'un ordre social nouveau. Sans doute, il y aurait exagération à dire que le Théophilanthrope de Nazareth et le Philosophe de Genève ont fait à eux seuls les deux mémorables révolutions qui ont ouvert et fermé, en quelque sorte, l'ère chrétienne car, en réalité, elles ont été amenées et nécessitées par tout un vaste ensemble de causes plus ou moins éloignées; mais, au moment suprême, ils étaient là ! ! et ils ont su tirer des profondeurs encore insondées de leur âme quelques-unes de ces paroles d'éternelle raison qui donnent un sens, une âme, une conscience, une

forme, une direction aux éléments en fermentation encore inconsciente. « FRATERNITÉ ! » avait crié en face de l'esclavage antique le fils du charpentier; ce mot aussi nouveau qu'étrange mais puissant, prestigieux, éclatant comme la vérité fut bientôt répété par tous les échos de l'Occident jusqu'aux rivages de l'Atlantique ; il eût infailliblement civilisé le monde si les prêtres et les rois d'abord atterrés ne se fussent bientôt ravisés et n'y eussent mis *bon ordre*. — « LIBERTÉ ! ÉGALITÉ ! » s'écria, à son tour, J.-J. ROUSSEAU à l'autre bout des siècles chrétiens. Ah ! cette fois, la formule républicaine et sociale était complète, explicite et correcte ; le véritable mot d'ordre était donné au Peuple, répété bientôt par tous les formidables échos de la Révolution, le Peuple, son fils, ne l'oubliera plus !

On sait généralement assez bien que la pensée de J.-J. ROUSSEAU a dominé son siècle et la Révolution et qu'elle plane encore aujourd'hui sur les destinées nouvelles de la France mais ce que l'on sait moins c'est que l'influence de ce génie fatidique n'a pas été moindre sur le Nouveau que sur l'Ancien continent. C'est sur la terre vierge du nouveau monde qu'elle porta ses premiers fruits de raison et de liberté. La fameuse *Déclaration des Droits de l'Homme* est tout entière inspirée de ROUSSEAU dont le souffle républicain avait passé l'Atlantique avec les volontaires français, soldats d'une véritable croisade philosophique et humanitaire.

—

Dans un autre ordre d'idées, l'*Emile* de J.-J. Rous-

SEAU fut une œuvre d'une aussi prodigieuse audace et d'une aussi puissante fécondité que le *Contrat-Social* lui-même. C'est surtout en méditant ce merveilleux ouvrage que l'on est contraint d'avouer que nul homme n'a creusé un sillon aussi profond dans le champ de la pensée et n'a pénétré plus avant dans le cœur humain. Ceux qui, jugeant de l'*Emile* d'après le titre, n'ont vu dans ce livre éclatant de lumière et débordant de vie qu'un traité de l'éducation, se sont misérablement mépris, car il y a là, surtout, une enquête scientifique et morale de laquelle l'homme, calomnié par Pascal, est sorti réhabilité, transfiguré. Ce livre est l'antithèse la plus exacte, la plus absolue, la plus complète du christianisme sacerdotal. La déchéance et l'irrémédiable perversité naturelle de l'homme sont le point de départ du dogme et du culte chrétiens ; le servage intellectuel et le despotisme sous toutes ses formes dégradantes en découlent logiquement. Au contraire, la pensée générale qui inspire, domine et illumine toute l'œuvre du Philosophe de la Nature et qui trouve son complet épanouissement logique dans l'*Emile*, le principe fondamental sur lequel tout repose, duquel tout découle, auquel tout se rapporte et aboutit est la droiture naturelle de l'homme. De cette doctrine découlent la liberté et l'égalité, c'est-à-dire le contrat social ou la République.

A l'apparition de l'*Emile* le vieux monde se sentant atteint au cœur fit un soubresaut terrible, la terre en fut comme ébranlée. Le livre fut brûlé à Paris et sur plusieurs autres points de l'Europe. Le

Parlement, l'archevêque de Paris, la Sorbonne, les évêques, l'Assemblée générale du clergé de France, le Synode de Genève, le Conseil de Berne, le pape Clément XII et, avec ces puissances, tous les serfs, tous les reptiles, tous les salariés de la littérature publièrent des brochures, des pamphlets, des livres, des réquisitoires, des censures, des sermons, des condamnations, des brefs, des mandements, des décrets contre le livre de ROUSSEAU. Celui-ci, réfugié en Suisse, lança sur Paris sa foudroyante *Réponse au mandement de l'Archevêque* et sur Genève ses *Lettres de la Montagne*, œuvres superbes et d'une véhémence terrible dans lesquelles il venge contre toutes les puissances de la terre *et du ciel* les doctrines les plus audacieuses de l'*Origine de l'inégalité*, du *Contrat-Social*, de l'*Emile* et de la *Profession de foi du vicaire Savoyard* et il déploie dans cette lutte grandiose, dans ce combat vraiment surhumain, une rigueur de raisonnement, une force de dialectique, une puissance de sarcasme sans exemple dans l'histoire de la parole humaine.

Le vacarme effroyable fait autour de l'*Emile* par les mille et mille voix de la haine et de l'amour, de l'envie et de l'enthousiasme le firent lire de tout le monde. « Quoique rempli de poisons mortels, dit la *Censure de la Sorbonne*, ce livre est recherché avec le plus vif empressement. Chacun veut l'avoir chez soi, la nuit comme le jour, à la promenade comme dans son cabinet, à la campagne comme à la ville ; point d'école plus fréquentée que celle de ce prétendu philosophe. Il est comme honteux de

ne pas se déclarer du nombre de ses disciples. »

L'*Emile* détermina dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse les réformes les plus profondes, les plus salutaires. Les mères ramenées au sentiment du plus doux et du plus sacré des devoirs se firent un bonheur d'élever elles-mêmes leurs enfants; l'entraînement devint général, les plus mauvaises volontés finirent elles-mêmes par céder à la contagion de l'exemple. L'usage aussi stupide que barbare du maillot fut aboli. Les honteuses et dégradantes punitions corporelles furent supprimées partout, même à l'École militaire de Paris et jusque dans les collèges de la Russie. Ce fut pour l'enfance et la jeunesse une délivrance, une allégresse universelles. Dans des pages qui resteront l'éternel honneur de la raison humaine il mit en honneur l'enseignement professionnel dont il est tant parlé aujourd'hui. La Convention et avec elle Frœbel, Pestalozzi et tous les réformateurs de l'éducation n'ont fait que mettre en pratique les lumineux principes promulgués par l'auteur d'*Emile*.

—

Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'*Origine de l'inégalité*, de la *Nouvelle Héloïse*, des *Confessions* et de vingt autres chefs-d'œuvre. L'influence littéraire de Rousseau, quoique moins avouée ou proclamée, ne fut pas moins universelle, caractéristique et profonde que sa puissance sociale, politique et morale. Bernardin de Saint-Pierre, de Staël, Byron, Chateaubriand, Sénancourt, Lamartine, Lamennais, Louis Blanc, pour ne nommer que les

plus illustres, se sont nourris de toute sa substance et procèdent directement de lui.

—

Et cet homme si grand par la pensée, par le courage, par le cœur et par le génie, cet inspirateur des Droits de l'Homme, ce proclamateur de la Souveraineté du Peuple et du Suffrage Universel, ce rénovateur de la Littérature française, ce premier et véritable fondateur de la République, porté au Panthéon par tout un peuple, ce réformateur dont la Révolution s'est proclamée maintes et maintes fois l'exécutrice testamentaire, ce philosophe exécré, plus que tout autre, des ennemis de la Raison, de la Justice et de la Liberté, cet homme, dis-je, après 90 ans, n'a pas encore la Statue dont il s'est lui-même, dans un élan de sublime orgueil, proclamé digne et qui lui a été votée, avec un indicible enthousiasme, par la Constituante et par la Convention ! Le Centenaire d'Ermenonville avait été organisé surtout dans le but de réclamer solennellement l'exécution de ce décret, mais des personnages considérables avaient été d'avis, en 1878, qu'il fallait attendre encore, les organisateurs ont dû se résigner, mais aujourd'hui l'heure d'agir est venue ou elle ne viendra jamais !

Que, sans plus tarder d'un jour, un Comité définitif de la statue de J.-J. ROUSSEAU se forme de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus pur dans le parti républicain du monde entier (1). Que toute

(1) Nous avons déjà l'adhésion de Louis Blanc et celle de Henri Martin. Nul doute que nous réussissions à grouper

la presse libérale préconise et ouvre une Souscription Universelle : qu'un chaleureux appel soit fait à toutes les loges maçonniques, à tous les syndicats ouvriers, à toutes les sociétés, à tous les cercles républicains, à toutes les sociétés de libre pensée, à toutes les municipalités, à tous les conseils d'arrondissement et généraux, à la Chambre des députés, au Sénat et, individuellement, à tous les représentants de tous les Peuples qui ont bénéficié de la Révolution. Que cet appel immense retentisse partout afin que, partout, il éveille des échos sympathiques et de glorieuses malédictions et que, de tous les points civilisés du globe, les souscriptions arrivent au Comité nombreuses et abondantes.

Enfin, que par le concours du peuple universel, la statue de JEAN-JACQUES ROUSSEAU s'élève au sein de Paris (1), radieuse, superbe et triomphante

autour de ces deux citoyens illustres les hommes les plus considérables du monde politique, littéraire et artistique pour en former le Comité définitif de la Statue de J.-J. ROUSSEAU.

(1) La rue du Louvre devant être prolongée jusqu'à l'Hôtel des Postes il sera facile de ménager à l'endroit même où l'on voit un buste de J.-J. ROUSSEAU une place pour la statue. On pourrait encore la mettre soit place des Victoires, sur l'emplacement de celle du révocateur de l'*Edit de Nantes*, du despote fanatique, vaniteux et sanguinaire qui ordonna les dragonnades et ruina la France; ou, mieux encore, sur l'emplacement de la chapelle dite expiatoire, monument aussi laid qu'impertinent qui est au sein même de Paris, une protestation permanente contre la Révolution rédemptrice et libératrice du monde.

Ce sera d'ailleurs au Conseil municipal de Paris, d'accord

comme la République elle-même dont elle sera l'un des plus éclatants et des plus significatifs symboles.

Pour le Comité du centenaire d'Ermenonville.

L'un de ses membres

CASTELLANT

Asnières (Seine) rue de Nanterre, 17.

PREMIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

COMITÉ PROVISOIRE

(*Juin 82*, *mars 84*)

Un nombre relativement considérable de personnages appartenant au monde de la politique, de la littérature, des sciences et des arts, répondant à l'appel ci-dessus, nous envoyèrent leur adhésion à l'œuvre.

Ils furent convoqués en une première assemblée générale (juin 1881) à la salle des conférences du boulevard des Capucines.

M. Henri Martin, qui présida cette réunion, raconta avec cette éloquence familière et pleine d'émotion qui était le secret de sa belle âme, le centenaire d'Ermenonville et les engagements qui y avaient été solennellement pris en face du tombeau de J.-J. ROUSSEAU. Il exposa les raisons qui doivent dé-

avec le Comité définitif de la Statue de J.-J. ROUSSEAU, qu'il appartiendra d'en déterminer l'emplacement.

terminer la génération présente à rendre à ce grand homme un éclatant hommage.

La réunion applaudit aux paroles de l'illustre historien et l'acclama président de l'œuvre ; on lui adjoignit comme trésorier M. Tiersot, député, et comme secrétaire M. Aug. Castellant.

Ce comité provisoire tint ses séances d'abord chez M. G. Laguerre, rue Bernouilli, n° 11, puis chez M. Rouville, boulevard Haussmann, n° 153.

M. Tiersot étant venu à mourir, il fut remplacé par M. Rouville

MORT DE M. TIERSOT ET DE LOUIS BLANC

Il y avait à peine quelques semaines que le comité fonctionnait lorsque M. Tiersot, le plus actif et l'un des plus dévoués de ses membres vint à mourir subitement. Il a laissé parmi nous un vide qui n'a pu être et ne sera jamais comblé.

L'œuvre fit une perte encore plus cruelle dans la personne de Louis Blanc, l'un des disciples les plus fervents, l'un des admirateurs les plus passionnés de JEAN-JACQUES.

M. Henri Martin qui parla sur sa tombe au nom du sénat et au nom du comité termina son discours par ces éloquentes paroles :

« Louis Blanc a eu dans ses tristesses un jour de

» consolation : Je l'ai vu, au 14 juillet 1878, ressaisi » de toutes les ardeurs de sa jeunesse, en même » temps que dégagé des parti-pris exclusifs et pla- » nant plus haut qu'il n'avait jamais fait. C'était au » centenaire de ROUSSEAU, nul de ceux qui ont en- » tendu ce splendide discours ne saurait jamais l'ou- » blier. Il n'a pas vécu assez pour voir consacrer le mo- » nument qui paiera enfin la dette de la Constituante » et de la Convention envers ce grand initiateur de la » République ; mais le jour où l'on inaugurera le » monument de ROUSSEAU nous nous souviendrons » de Louis Blanc et son âme sera avec nous. »

Nous avons eu, hélas! l'année suivante, à rappeler sur la tombe d'Henri Martin ces mémorables paroles auquel elles s'appliquaient aussi bien qu'à Louis Blanc; mais n'anticipons pas sur ces douloureux événements.

APPEL AUX CONSEILS GÉNÉRAUX ET AUX COMMUNES DE FRANCE

Le comité provisoire invita par une circulaire spéciale les départements et les communes de France à concourir à l'érection du monument de ROUSSEAU.

Une vingtaine de conseils généraux et un nombre à peu près égal de communes répondirent favorablement à l'appel.

Les délibérations qui se firent sur cet objet eurent en plusieurs endroits un intérêt réel.

Celle du Hâvre disait :

« Le philosophe qui a promulgué en quelque
» sorte le dogme de la souveraineté nationale,
» comme la base régulière des sociétés et des
» gouvernements, a un titre impérissable à la
» reconnaissance, non pas seulement des républi-
» cains français, mais de la démocratie du genre
» humain tout entier... »

Voici maintenant en son entier la délibération du conseil municipal d'Arcueil-Cachan.

« Le Conseil,

» Vu la pétition du comité du monument national de J.-J. Rousseau,

» Considérant que J.-J. Rousseau a été non seulement une de nos gloires littéraires mais encore un ardent partisan de l'émancipation humaine, un des plus fermes promoteurs de la Révolution française ;

» Considérant que la Constituante d'abord, la Convention ensuite décrétèrent qu'une statue lui serait érigée sur l'une des places publiques de Paris et que ses restes reposeraient au Panthéon ;

» Considérant que différer plus longtemps l'érection d'une statue à l'illustre victime du fanatisme serait une honte pour la République ;

» Considérant que profitant d'une époque néfaste

pour la Patrie, les suppôts du Trône et de l'autel ne reculèrent pas devant l'odieuse profanation de son tombeau et nuitamment transportèrent son cercueil et celui de Voltaire des caveaux du Panthéon dans un terrain vague d'Ivry-sur-Seine,

» Vote une souscription de cinquante francs pour le monument national de J.-J. Rousseau ;

» Et émet le vœu que les restes de J.-J. Rousseau et de Voltaire soient recherchés et réintégrés dans leurs tombeaux du Panthéon.

» Pour copie conforme, le maire :

» Emile Raspail. »

(Séance du 31 mai 1883.)

—

De telles délibérations font le plus grand honneur aux conseils qui les ont prises. Elles prouvent qu'il est encore en ce pays des citoyens et des penseurs libres qui savent d'où ils viennent, ce qu'ils font et où ils vont.

Saluons ici, l'illustre famille Raspail qui a rendu de si grands et si éclatants services tant à la science qu'à la libre pensée.

Le culte de J.-J. Rousseau est de tradition chez elle. On y conserve religieusement le masque en plâtre coulé par Houdon sur la figure de Rousseau quelques heures après sa mort. Quelques cils y adhèrent encore.

Ce précieux document a figuré à notre exposition iconographique.

Le conseil municipal de Paris, toujours digne de la grande cité républicaine, a, sur le rapport de M. Yves Guyot, voté une souscription de sept mille francs par 41 voix sur 50 votants.

Les fanatiques de l'Église et de l'athéisme n'ont pu réunir que 11 voix dissidentes.

Plus tard fut présenté un rapport tendant à ce que la statue de ROUSSEAU fût érigée place du Panthéon en *pendant* de celle de Voltaire. Heureusement, grâce à l'intervention de MM. Yves Guyot et Songeon, la conclusion de ce rapport ne fut pas adoptée et il fut décidé que la statue de Voltaire serait érigée quai Malaquais où elle est aujourd'hui.

Il n'appartenait certes pas au Comité provisoire de se prononcer sur l'emplacement futur de la statue. Toutefois, ayant appris ce qui se complotait au conseil en faveur du *pendant*, le Comité avait prié M. Yves Guyot et son vice-président M. Songeon de vouloir bien protester énergiquement contre cette déviation de son œuvre. C'eût été, en effet, en amoindrir la portée et en dénaturer gravement le caractère tout particulier. Il ne convenait pas que la forme et les dimensions du monument décrété par la Constituante et la Convention fussent exactement déterminées par la forme et les dimensions d'une autre statue, fût-ce même celle de Voltaire.

Ces deux monuments doivent surpasser tout autre, mais non, certes, être de même taille !

EXPOSITION ICONOGRAPHIQUE (1)

L'exposition iconographique fut décidée dans la séance du 8 décembre 83. Elle eut pour principal organisateur M. J. Grant-Carteret. Le Pavillon de la ville de Paris fut mis à la disposition du comité qui ouvrit à cet effet, un crédit de 4,000 francs garantis par un certain nombre de ses membres afin que les souscriptions ne pussent courir aucun risque, en cas d'insuccès.

Cette exposition, qui fut ouverte par H. Martin le 14 juin 1884, et dura six semaines, comprenait les manuscrits de ROUSSEAU prêtés par la ville de Genève, les éditions de luxe, les estampes, les illustrations des ouvrages, les gravures en couleur, les portraits, pastels, peintures, bronzes, médailles,

(1) Des efforts considérables ont été tentés à plusieurs reprises, pour l'organisation d'une grande matinée littéraire et artistique en l'honneur de ROUSSEAU et au profit de son œuvre. Le préfet de la Seine, par trois fois, a mis à la disposition du comité le théâtre du Châtelet. Bien plus, le ministre censentit à nous ouvrir toutes grandes les portes de l'Opéra national. Enfin des artistes comme Sarah-Bernhardt, Faure, etc., etc., avaient offert leur gracieux concours.

Pourquoi donc cette entreprise, malgré les efforts inouïs tentés pour sa réussite, n'a-t-elle pu aboutir? Le moment de le dire n'est pas encore venu... mais il viendra!! Et alors, si pénible qu'il soit, je saurai faire mon devoir, car si l'œuvre de ROUSSEAU n'atteint pas les proportions nécessaires, il faut qu'on en connaisse les causes véritables!

enfin tout ce qu'on a pu rassembler de l'immense, et prodigieuse floraison artistique que le souffle fécond du plus sympathique génie a fait épanouir dans le monde entier.

Des conférences eurent lieu dans le local même de l'exposition, les unes (par M. Castellant), sur la vie et les œuvres de J.-J. ROUSSEAU, les autres (par M. Grant-Carteret) sur l'iconographie de ROUSSEAU.

Le *Figaro* consacra son supplément illustré du 16 juin, à ROUSSEAU et à son iconographie.

Le retentissement de cette exposition fut immense, la presse du monde entier s'en occupa.

COMITÉS ÉTRANGERS

Le comité provisoire ne négligea rien pour provoquer aussi la constitution de comités à l'étranger.

Il écrivit à cet effet aux représentants des différentes nations et, comme pour l'Exposition iconographique, il envoya une circulaire spéciale dans toutes les directions.

Des réponses très favorables et de chaleureuses adhésions vinrent des ambassades ou légations du Portugal, de la Russie, de la Suède-Norvège, des Pays-Bas, des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, du Mexique, du Pérou, de Honduras, de Nicaragua, de l'Equateur, de l'Uruguay.

Un comité fut organisé à Genève sous la prési-

dence de Marc-Monnier et un en Italie sous la présidence de M. Zumbeni, recteur de l'Université de Naples.

Nous possédons entre nos mains plus de deux mille lettres ou documents de toutes sortes concernant l'œuvre de ROUSSEAU (1). C'est un véritable monument moral! Malgré les limites absolument restreintes entre lesquelles nous avons dû resserrer la présente publication nous ne pouvons résister à la tentation de reproduire ici l'Appel du comité de Belgrade à la nation serbe publié par l'*Officiel* et les lettres adressées, en cette circonstance, au comité de Paris.

Comité serbe de Belgrade au Comité de Paris

Belgrade 2-14 mai 1884.

« L'idée d'ériger à JEAN-JACQUES ROUSSEAU un monument par un concours dans lequel tous les peuples réuniraient leurs efforts pour glorifier la mémoire du grand homme ne peut que trouver de l'écho dans les sentiments des Serbes, qui ont héroïquement lutté pour la *liberté* et *l'égalité* qui, grâce à JEAN-JACQUES ROUSSEAU, furent, dès la

(1) Cette correspondance sera déposée par nous, soit à la Bibliothèque de Neuchatel, soit à celle de Montmorency, sitôt que l'œuvre sera complètement achevée.

fin du siècle dernier, proclamés « le plus grand bien de tous. »

Cette grande et noble idée, digne de la République française, la plus renommée pour ses aspirations vers la fraternité universelle, est saluée avec bonheur par tous les membres de la *Société serbe de Sciences.*

La direction de cette société tenait séance le 17(29) décembre dernier. L'invitation dont le Comité du monument national de JEAN-JACQUES ROUSSEAU a honoré la *Société serbe de Sciences* y est communiquée ; elle est acceptée à l'unanimité. Il est arrêté qu'un comité central sera constitué à Belgrade pour provoquer dans toute la Serbie les souscriptions. Le noyau de ce Comité est fourni par la *Société serbe de Sciences.* Sont nommés : MM. Olimpié Vassilievitch, ancien ministre de l'instruction publique, actuellement conseiller d'État ; — Jean Bochkovitch professeur à l'académie de Belgrade ; — Svedomir Nicolayévitch, professeur à l'académie de Belgrade ; — Stoyan Bochkovitch, ancien ministre de l'instruction publique, actuellement à l'académie de Belgrade, tous membres de la *Société serbe de Sciences.* Il est entendu que le comité s'adjoindra les citoyens qu'il jugera utiles à l'accomplissement de son mandat.

Le comité ainsi composé s'est empressé de s'adjoindre de nouveaux membres et de constituer son bureau de la manière suivante :

Président : M. Olimpié Vassilievitch ; secrétaire : M. Jean Bochkovitch ; trésorier : Mme Katarina Milovouk.

Dès que le comité s'est constitué définitivement, il a pris tous les soins pour organiser partout où il le pourra, des comités locaux qui seront chargés de recueillir les souscriptions. A cet effet il a rédigé un appel aux citoyens afin de leur présenter des listes de souscription. Cet appel est publié par les journaux serbes.

Vous pouvez, dès maintenant, compter sur le concours du comité serbe qui, étant complètement indépendant dans son action, ne tardera pas à se mettre en relation directe avec le comité du monument national de J.-J. Rousseau, à Paris, pour tout ce qui a rapport à l'œuvre de glorification et de gratitude universelle dont la France a pris l'initiative.

Au nom de mes collègues et en mon nom propre, je vous prie, Monsieur le Président, ainsi que vos collègues, d'agréer les vœux ardents que nous formons pour le succès de votre entreprise généreuse.

Nous avons l'honneur, etc.

Président de la société serbe de sciences :

Vladimir Yovanolitch.

Secrétaire :

Jean Bochkovitch.

Comité serbe au comité du monument national de J.-J. Rousseau, à Paris.

La Société serbe de Sciences a eu l'honneur de vous faire part de la constitution définitive de notre comité et nous nous empressons d'entrer en relation directe avec le comité du monument national

de JEAN-JACQUES ROUSSEAU ; à Paris. Heureux d'avoir l'occasion de participer dans toute la mesure de nos forces à l'œuvre de gratitude universelle, dont la France a justement pris l'initiative, nous avons fait un appel public à nos compatriotes serbes et nous avons l'honneur de mettre sous vos yeux l'extrait principal du *Journal officiel* ci-joint.

Président du comité serbe du monument national de J.-J. Rousseau.

A VASSILIEVITCH.

Secrétaire :

JEAN BOSKOVITCH.

A cette lettre étaient joints, écrits et imprimés en langue et en caractères serbes :

1° Le procès-verbal de l'association scientifique serbe du 17 décembre 1884.

2° La proclamation du Comité J.-J. ROUSSEAU de Belgrade, publiée par le *Journal officiel* et reproduite par toute la presse serbe.

Voici la traduction littérale de cet important document.

Appel à la souscription pour l'érection d'un monument à Jean-Jacques Rousseau.

En France on se propose d'élever un monument au grand penseur et réformateur J.-J. ROUSSEAU et le comité qui s'est chargé du soin de cette affaire, a adressé un appel à tous les peuples civilisés afin que chacun d'eux participe, dans la mesure de ses

moyens, à l'érection d'un monument à la mémoire d'un homme qui, par son travail et sa pensée, est le concitoyen de tout homme civilisé. — Un appel de ce genre a été aussi adressé au peuple serbe par l'intermède de l'Association Scientifique. — Notre association scientifique a répondu à cet appel de grand cœur et a constitué le comité soussigné à l'effet d'ouvrir une souscription dans tous les coins de la Serbie afin que dans le concert de toutes les nations civilisées le peuple serbe prenne, autant qu'il lui est possible, sa part à l'érection du monument de ROUSSEAU. A l'époque où vivait et travaillait ROUSSEAU (1712-1778), le peuple serbe subissait la dure loi de l'esclavage ; mais du jour où le courage et l'initiative individuelle ont brisé les chaînes d'une barbare domination et où notre peuple a commencé à vivre d'une vie indépendante et a demandé aux nations occidentales de l'Europe les leçons de leur civilisation et de leur expérience c'est alors qu'il lui a été donné de connaître immédiatement les grandes vérités et les pensées réformatrices de J.-J. ROUSSEAU qui chez nous, comme chez tous les peuples d'Europe, ont produit de beaux fruits. — Toutes les réformes qui ont été accomplies dans le but d'une liberté plus grande à établir, toute cette lutte autour de la langue qui se place à l'origine de notre nouvelle littérature ; toutes les tendances sociales qui ont donné lieu à quelques-unes de nos institutions politiques plus libérales et qui garantissent de nouveaux progrès dans le champ des réformes intérieures, toute la direction littéraire actuelle

de notre peuple, directement ou indirectement tout cela se rattache aux pensées et aux actes du grand homme qui est né sur les bords du lac de Genève en 1712, de J.-J. ROUSSEAU. Chez tous les peuples civilisés il est le père de toute direction naturelle dans l'école, la littérature et la société.

Aucun des grands penseurs du XVIII[e] siècle, siècle du progrès et de la Révolution, n'a su engender chez ses contemporains des courants d'idées aussi puissants que l'ont fait les écrits et la vie de ROUSSEAU. C'est chez lui que se sont manifestés le vrai génie et le caractère du peuple français avec les grandes qualités et les services qu'ils ont rendus à la civilisation humaine. — Dans son ouvrage « le *Contrat-Social* » on voit clairement et nettement la souveraineté nationale, principe et régulateur de la société. mise en opposition avec l'ancien « droit divin » des monarchies absolues et arbitraires. — Son « *Emile* » avec une connaissance profonde du cœur humain. et un caractère élevé et poétique, dépeint dans un tableau admirable les principes et la direction de l'éducation naturelle et de l'instruction civique à l'encontre des formes factices et des tendances égoïstes des classes élevées. — Dans la « *Nouvelle Héloïse* », rappelant les souvenirs de l'amour tragique du philosophe Abélard et d'Héloïse pris dans le XII[e] siècle, ROUSSEAU oppose l'amour vrai et naturel aux mœurs dépravées du XVIII[e] siècle en France. — Et ce qui est également à remarquer c'est que ROUSSEAU a, jusqu'à sa mort, prêché par son caractère, son exemple et sa vie entière, la réforme dans la société et dans l'éducation. — C'est pour cela que

ses œuvres ont eu un écho retentissant, non seulement en France, mais dans le monde entier. — C'est pour cela que ses compatriotes reconnaissants ont songé à lui élever, à côté du souvenir moral éternel qu'il a laissé dans l'humanité, un monument matériel et qu'ils ont appelé à s'associer à cette œuvre le monde entier, afin que le monument ainsi établi fût bien celui d'un homme dont les droits à la reconnaissance sont universels. — Un aussi grand homme, un tel réformateur que ROUSSEAU doit être honoré par la nation serbe aussi bien que par les autres nations, et voici que l'occasion s'offre à nous de témoigner de notre gratitude à l'égard de ce bienfaiteur de l'humanité, qui est aussi le nôtre. — Le comité soussigné pense que tous les Serbes et tous les Serbes cultivés et principalement les instituteurs, les professeurs et les gens de lettres accueilleront avec reconnaissance l'appel adressé par le Peuple français au Peuple serbe et qu'ils considéreront comme un honneur de participer à l'érection du monument de J.-J. ROUSSEAU. C'est pour cela que nous invitons chacun en particulier à s'occuper dans le cercle de ses connaissances de la souscription en faveur du dit monument et d'adresser l'argent souscrit avec les noms des souscripteurs au président ou au trésorier du comité. Dans certains endroits, surtout dans les villes des départements, il y aurait peut-être lieu d'organiser des conférences, des réunions, etc. Le comité abandonne d'ailleurs cette organisation à l'initiative individuelle de ceux d'entre les Serbes éclairés habitant l'intérieur qui prendront l'appel à cœur

et voudront consacrer une partie de leur temps à la réussite de l'œuvre. — Nous n'avons plus qu'une remarque à faire : s'il est à désirer que la somme envoyée par la Serbie ne soit pas dérisoirement faible il est surtout et plus encore à souhaiter que dans ce concert des nations civilisées les Serbes de tous les points du territoire se fassent représenter par leur obole.

Le président du comité de souscription pour le monument national de J.-J. Rousseau.

A. Wassiliewitch

Le trésorier :
Catherine Milovouk

Le secrétaire :
Jean Bochkovitch

Les membres du comité :

Anne Neditetz
M. Dragachevitch
L. Anastassievitch
Etienne Bochkovitch
S. Nikolajevitch
Dr V. Bakoutch
Etienne Todorovitch
Etienne Tchourtchitch
M. Juvkovitch
Lazare Obradovitch
Dr Michel Bovitch

On le voit, il fut un moment où notre œuvre parut devoir revêtir le caractère d'universalité qui était dans la pensée de ses initiateurs et qui convient si bien à son objet; malheureusement l'impulsion n'ayant pas été donnée avec assez de persévérance par le comité de Paris, tout se ralentit, se refroidit... surtout après la mort de son Président, Henri Martin.

DEUXIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

COMITÉ DÉFINITIF

(*Mars 84 à l'inauguration*)

L'insuccès des tentatives d'organisation d'une matinée, le déficit relativement considérable de l'exposition iconographique, l'incompréhensible mauvais vouloir de la presse en vue d'une action puissante et décisive, la mort de Tiersot, de Louis Blanc et, en dernier lieu, celle de Henri Martin, notre président toujours si dévoué et si actif, avaient peu à peu ralenti l'ardeur du Comité.

Les efforts de M. Paul Boiteau (conseiller d'État, éditeur des *Mémoires* de Madame d'Epinay) pour la ranimer, furent impuissants au point que bientôt découragé, ulcéré, il se retira.

C'est alors que nous crûmes devoir faire un dernier et suprême effort en en appelant au patriotisme de tout ce que la France paraît avoir de grand par la pensée et par le cœur. Notre nouvel appel fut entendu et une seconde assemblée générale eut lieu le jeudi, 13 mars 1884, à la salle du boulevard des Capucines sous la présidence de M. Eugène Bonnemère.

Nous fîmes en ces termes le rapide exposé de la situation présente de l'œuvre :

« Messieurs,

» Vous savez qu'un comité provisoire s'est cons-

titué, il y a plusieurs mois, sous la présidence du très regretté Henri Martin, dans le but d'ériger, sur l'une des places publiques de Paris, le Monument si solennellement décrété à la gloire de JEAN-JACQUES ROUSSEAU, par la Constituante et la Convention.

» Ce comité a recueilli les souscriptions (environ 12,000 francs) des conseils généraux et des conseils municipaux.

» Il a reçu du Ministère la promesse formelle du concours de la Direction des Beaux-Arts qui fournira le bronze et le marbre et payera la fonte de la statue et des bas-reliefs.

» Il a organisé au Pavillon de la Ville de Paris une *Exposition iconographique* de JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

» Enfin, grâce à l'honorable et précieux concours de plusieurs ministres plénipotentiaires, il a pu provoquer, tant en Europe qu'en Amérique, la formation de sous-comités de propagande et de souscription.

» Partout, on n'attend plus, pour se mettre à l'œuvre, que de recevoir l'impulsion du comité central de Paris, par l'ouverture de la souscription publique.

» Dans ce but, le comité actuel doit s'organiser d'une façon complète et définitive en se recrutant, surtout au sein de la Presse et dans le monde des Lettres, des Sciences et des Arts.

» L'œuvre à laquelle il y a urgence de communiquer, enfin, une puissante et définitive impulsion, pour être une œuvre de liberté et de patriotisme,

n'en a pas moins un caractère essentiellement artistique et littéraire, et c'est encore à ces divers titres qu'elle mérite votre sympathie et sollicite votre concours. »

Après cet exposé l'assemblée vota des remerciements à M. Rouville « pour l'hospitalité qu'il avait bien voulu accorder au Comité » et à M. Castellant « pour son infatigable dévouement à l'œuvre », puis elle constitua ainsi qu'il suit le comité définitif.

COMITÉ JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(Constitué dans l'Assemblée générale du 13 mars 1884)

Présidents d'honneur : Edmond About, *de l'Académie française;* Berthelot, *membre de l'Institut, vice-président du Conseil supérieur de l'Instruction publique;* Carnot, *sénateur, membre de l'Institut,* Edouard Charton, *sénateur, membre de l'Institut;* Alexandre Dumas, *de l'Académie française;* Ferdinand de Lesseps, *de l'Académie française;* P. Morton, *ministre plénipotentiaire des États-Unis.*

Président : Henri Martin. (*Le Comité a voulu conserver la présidence à l'illustre mort*).

Vice-Présidents : Madier de Montjau, *député;* Jules Steeg, *député;* Jourde, *président du Syndicat de la Presse parisienne*; Songeon,*conseiller municipal de Paris;*

Secrétaire-Archiviste : Aug. Castellant, *homme de lettres.*

Trésorier : Henri Rouville, *ingénieur des ponts et chaussées.*

MEMBRES DU COMITÉ

Académie Française : Edmond About, Emile Augier, Alexandre Dumas, Ferdinand de Lesseps, Sully-Prudhomme.

Académie des Sciences : Berthelot, Carnot, Edouard Charton

Sénat : Arbel, Bardoux, Berthelot, Brugerolle, Carnot, Cazot, Ed. Charton, Clamageran, Corbon, Dietz-Monnin, Fayolle, Goguet, Gontay, Griffe, Guyot, Guyot-Laveline, Jacques, Labordère, Le Bastard, Le Blond, Le Lièvre, Le Monnier, Magniez, Massé, Mathey, Millaud, Munier, Laurent Pichat, Rampont, de Reigné, Ribière, Salneuve, Scheurer-Kestner, Schœlcher, Tenaille-Saligny, Tolain, Vissaguet.

Chambre des Députés : Barodet, Bertholon, Bourneville, Buvignier, Contagrel, F. Charmes, Clémenceau, Compayré, Coste, de Hérédia, de Lacretelle, de Lanessan, Delattre, Dreyfus, Dutailly, F. Fabre, Eug. Farcy, H. Faure, P. Féau, Forest, Gerville-Réache, Girot-Pouzol, Gomot, Hérisson (*Seine*), Hérisson (*Nièvre*), Clovis Hugues, Sigismond-Lacroix, J.-A. Lafont, Laville, G. Laguerre, Leconte, V. Leydet, Lockroy, Madier de Montjau, Henry Maret, J. Maigne, Marcou, H. Maze, M. Nadaud, Antonin Proust, Jules Steeg, Tallon, Theulier, Turigny, Vieille, Vernière.

Conseil Municipal de Paris : De Bouteiller, Cattiaux, Combes, Cusset, Delhomme, Desmoulins, Dreyfus, Dujarrier, Dupont, Frère, Grimaud, Hamel, Hattat, Jacques, Jobbé-Duval, Lamouroux, Emile Level, Narcisse Leven, Lyon-Almand, Maillard, Manier, G. Martin, Mathé, de Ménorval, Mesureur, Michelin, Monteil, Murat, de Passe, Réty, Reygeal, Rouzé, Royer, Songeon, Thorel, Vauthier, Voisin, Wéber (*conseiller général*).

Maires de Paris : Marmottan (XVI[e]), Goujon (XII[e]), Rocaché (XI[e]), Kœchlin-Schwartz (VIII[e]), Risler (VII[e]), Emile Raspail, *maire d'Arcueil-Cachan;* Jules Siegfried, *maire du Havre.*

Écrivains : Acatebled, Assolant, Eug. d'Auriac, Bonnefoy, Mme Blanchecotte, Emile Blémont, Eug. Bonnemère

Lionel Bonnemère, F. Brunetière, Alexis Bouvier, Buffenoir, Castellant, Jules Claretie, Comettant, Alph. Daudet, Duvauchel, Alex. Dumas, Ch. Fauvety, C. Flammarion, Eug. Garcin, Mme Eug. Garcin, Gassier, Yves Guyot, Grant-Carteret, Grandmougin, J. Isay, Jules Levallois, Hector Malot, Alph. Martin, Victor Poupin, Renard, Léon Richer, André Theuriet, J. Troubat, Aug. Vacquerie.

PUBLICISTES : P. de Barral (*Indépendant des Ardennes*), E. Bonnin (*Petit Var*), Champury (*Phare de la Loire*), Gaston, Cougny, Desmasures, Dumont (*Gil-Blas*), Francis François, *président du Syndicat des journaux républicains du Nord*, Al. Hepp (*Voltaire*), Hodoyer (*Journal d'Albertville*), Hugonnet (*France*), Ph. Jourde (*Siècle*), L. Juillard (*Progrès de l'Ain*), Le Marquand (*Ville de Paris*), Ch. M. Limousin (*France*), H. Mauger (*Lannionnais*), Le Monnier (*Etats-Unis d'Europe*), Edm. Magnier (*Evènement*), Meurgé (*Siècle*), Millanvoye, Léon Millot (*Justice*), Montaubery (*Avenir de l'Orne*), Millerand (*Justice*), Olivier (*Lanterne*), Passenaud (*Haute-Auvergne*), Peychez (*Patriote de l'Ouest*), Portalis (*Vérité*), J. Reinach (*République Française*), Saint-Juirs (*France*), P. Strauss (*Voltaire*), Terrier (*Réveil national de Dreux*), M. Vachon (*Nouvelle Presse*), L. de Vallières (*Fraternité Universelle*), Vezian (*Démocratie franc-comtoise*).

ARTISTES : Emile Chevé, Jules Cohen, Ed. Colonne, Got (*doyen de la Comédie française*), Litolf, de la Rounat.

Blanche, *ancien conseiller général de la Seine;* J Cernesson, *professeur;* Deutz, *banquier;* Doussaud, *conseiller général de la Corrèze;* D[r] Fiaux, *conseiller d'arrondissement;* Gidel, *proviseur du lycée Louis-le-Grand;* J. Girardin, *professeur;* Lucien Hesse, *président de la Conférence Molé-Tocqueville;* Jouaust, *éditeur;* D[r] Louveau, *conseiller municipal de Montmorency;* Marc-Monnier, *professeur à l'Université de Genève, Président du Comité J.-J. Rousseau de Genève;* Ollendorff, *éditeur;* Torrès-Caïcedo, *Président de la Société internationale littéraire:* Vassilievitch, *ancien ministre de l'instruction publique, en Serbie, Président du Comité de* J.-J. ROUSSEAU *de Belgrade;* Zumbeni, *recteur de l'Université de Naples, membre du Comité italien de* J.-J. ROUSSEAU.

LA SITUATION ACTUELLE

Le comité *définitif* rencontra les mêmes insurmontables difficultés que le comité *provisoire* et fut encore plus impuissant.

Les circonstances, d'ailleurs, étaient réellement défavorables. Il n'était pas de jour où la vanité, la sottise ou l'intérêt ne préconisât l'idée d'un monument en l'honneur d'un pseudo grand homme récemment découvert par un imbécile ou un habile quelconque dans les catacombes de l'histoire, ou même parmi ses dignes contemporains. C'était des avalanches de statues toutes plus grotesques les unes que les autres.

La presse, cette grande prostituée qui n'avait rien à gagner avec notre œuvre toute de patriotisme et de désintéressement, ne nous apporta aucun concours sérieux. Heureux encore quand elle ne dissimulait pas les mécontentements de sa vénalité en insultant, au nom de la morale, le grand homme auquel nos pères consacrèrent le Panthéon.

Il y eut aussi d'inconcevables trahisons... telle personne nous abreuva de tant de dégoûts et tendit tant d'embûches sous nos pas que nous crûmes devoir abandonner le mandat que nous tenions des deux assemblées générales.

La commission exécutive actuelle, qui ne tient le sien que d'elle-même saura, néanmoins mériter la gratitude du comité en conservant à l'œu-

vre les dimensions morales et les proportions matérielles qu'elle comporte.

Rendons-lui, dès maintenant, hommage, puisque c'est par ses soins qu'un concours a pu enfin être ouvert entre tous les sculpteurs français pour la statue de J.-J. ROUSSEAU.

Soixante quinze artistes ont concouru et leurs esquisses ont été exposées à la salle Saint-Jean, au mois d'août 1885.

Les projets primés furent ceux de messieurs Berthet, Larche et Steiner.

Le second degré du concours eut lieu en décembre de la même année, et ce fut le projet de M. Paul Berthet qui réunit le plus de suffrages.

Aujourd'hui la statue est achevée, mais rien encore n'a pu être décidé relativement à la forme du piédestal, ni aux quatre bas-reliefs qui, d'après le projet primitif, doivent l'orner.

LE 3 FÉVRIER 1889

A cette date a été enfin inaugurée la statue de J.-J.-ROUSSEAU. Bien que cette statue ait été érigée sur la place du Panthéon, l'inauguration en eut lieu à l'intérieur même du célèbre édifice, ce qui donna à la fête un caractère de grandeur et de majesté que n'ont jamais ces sortes de solennités.

Ce ne fut pas là la seule analogie que cette apothéose présenta avec celle du 20 vendemiaire, an III. En effet, comme au jour où la Convention porta les cendres du grand homme au Panthéon, l'*Hymne à Rousseau* de Chénier et Gossec, retentit sous la voûte sublime de ce temple auguste. L'émotion produite par de tels souvenirs alla jusqu'aux larmes, en nombre d'assistants.

Comme au 20 vendémiaire, l'édifice avait été splendidement orné et pavoisé. A droite de l'estrade officielle avait été élevée une tribune drapée de velours rouge crépiné d'or.

Malgré l'inclémence du temps et une tempête de grêle et de neige, près de quatre mille personnes étaient venues prendre place dans la nef et l'abside du temple.

M. J. Steeg député, vice-président du Comité J.-J.-Rousseau prit le premier la parole pour remettre, au nom du Comité, le monument de Rousseau à la ville de Paris. L'orateur rappela en termes éloquents l'amour passionné de Rousseau pour la liberté. « Sa parole dit-il, a trouvé un écho dans le cri enthousiaste de nos pères, défi sublime à toutes les lâchetés : *Vivre libre ou mourir !* ».

Après la réponse de M. Darlot, président du Conseil municipal de Paris, M. Jules Simon prend la parole au nom de l'Académie française. Avec une suprême élégance de langage et une grande hauteur de conception, il dessine le portrait littéraire de Rousseau.

M. Gavard, délégué de l'Etat de Genève, dans une chaleureuse allocution, souvent applaudie, venge Rousseau contre ses détracteurs et dit que sa statue demeurera comme un symbole de fraternité intellectuelle entre la République Française et la République Suisse.

M. Ratisbonne succède à la tribune, à M. Gavard, et prononce l'éloge de Rousseau au nom de la Société Internationale littéraire.

M. Bonnefoy récite ensuite les quatre plus belles strophes de l'*Hymne de Rousseau*, qu'il avait déjà fait entendre à Montmorency et que nous avions inséré dans ce volume.

Enfin, M. Aug. Castellant, promoteur de l'œuvre et secrétaire du Comité, prononce d'une voix à ce point vibrante qu'elle est facilement entendue de toute l'assistance, un discours dans lequel il s'attache à grandir immensément l'œuvre de la statue de Rousseau en proclamant bien haut qu'elle procède de la Revolution et n'a été, dans l'intention de ses promoteurs, que le payement trop tardif pour notre honneur, d'une dette nationale, solennellement reconnue par les décrets de la Constituante et de la Convention, gravés sur le piédestal de la statue. Il rappelle avec une émotion passionnée l'apothéose du 20 vendémiaire, an III, célébrée comme celle-ci sous la voûte du Panthéon. Il démontre que la Révolution entière est sortie lumineuse, brûlante, terrible et féconde du génie de Rousseau, dont elle-même s'est maintes fois déclarée l'exécutrice testamentaire.

L'orateur eut la profonde et suprême satisfaction de voir que sa parole, souvent applaudie, l'a été surtout et de la façon la plus unanime lorsqu'il a fait voir le triomphe du *Vicaire Savoyard* dans la fête du 20 prairial, an II, en l'honneur de l'Etre suprême, « jour d'éternelle gloire où le génie de la Révolution était enfin arrivé à son zénith ».

La *Marseillaise*, admirablement chantée par la Société Chevé, couronna dignement cette fête inaugurale du Centenaire de la Révolution.

IV

LE MONUMENT DE MONTMORENCY

LA STATUE
DE J.-J. ROUSSEAU A MONTMORENCY

L'œuvre de glorification de J.-J. ROUSSEAU eût été singulièrement incomplète, si elle n'avait compris la ville de Montmorency où il créa ses plus merveilleux ouvrages et à laquelle la Convention avait donné le nom de COMMUNE D'ÉMILE.

Dès l'origine notre comité de Paris avait eu à cœur de s'adjoindre plusieurs citoyens de Montmorency en vue d'une action commune dont le double but était d'ériger un monument national à Paris et une statue à Montmorency, sur le Mont-Louis.

Plus tard un comité local et indépendant se constitua comme suit sous les auspices de la municipalité et de la loge J.-J. ROUSSEAU de Montmorency.

COMITÉ J.-J. ROUSSEAU DE MONTMORENCY

Gilbert-Boucher *sénateur, président d'honneur ;* Langlois *député, président;* Kuentzer *maire de Montmorency;* Hérodier, *adjoint;* Dézobry, *conseiller municipal, vice-présidents ;* L. Louvet *conseiller municipal;* M. Muret *maire de Margency, secrétaires;* L. de Lyrot *percepteur de Montmorency, trésorier.*

MEMBRES DU COMITÉ : H. Maze, F. Dreyfus, *députés de Seine-et-Oise ;* A Hayem, G. Vian, Jozon, Herbette, Hotteinheim, Guérin, *conseillers généraux;* Ch. Cartier, Dr Fiaux, Dr Berigny, J. Duclos, J. Godefroy, Lambert, Combaz, *conseillers d'arrondissement;* Salomé, *délégué du conseil municipal de Pontoise ;* Ponsin, Dr Louveau, *membres et délégués du conseil municipal de Montmorency;* Rousseau *juge de paix du canton de Montmorency ;* A. Goriot, *président,* Cheremeteff, Trouillet, C. Marchand, *membres et délégués de la Loge* J.-J. ROUSSEAU *de Montmorency;* Emile-Level, *directeur du chemin de fer d'Enghien à Montmorency, membre du Conseil municipal de Paris;* Castellant, *secrétaire du Comité pour le monument national de* J.-J. Rousseau *à Paris;* L. Bourgeois, *maire d'Andilly;* Godard, *maire d'Ermont;* Dujardin, *maire de Clichy-sur-Bois.*

La municipalité de Montmorency adressa une circulaire et une demande de souscription à toutes les municipalités de Seine-et-Oise et la Loge J.-J. ROUSSEAU à toutes les loges de l'Univers.

Le comité, dans une assemblée générale tenue à l'Hôtel de Ville le 27 mai 1883, décida qu'une fête aurait lieu au Casino de l'Ermitage en l'honneur de J.-J. ROUSSEAU et au profit de son monument.

Cette fête eut lieu le 24 juin, sous la présidence de M. Langlois, député, et avec le concours de la fanfare et du bataillon scolaire qui vinrent recevoir les conférenciers à la descente du train pour les conduire à l'Ermitage. Une foule considérable faisait cortège. Le soleil n'avait jamais été si beau à Montmorency, la nature entière semblait se réjouir du solennel hommage rendu à son coryphée, à l'orée des bois immortels.

CONFÉRENCE DE L'ERMITAGE

PAR M. CASTELLANT

Mesdames, Messieurs,

Il y a quatre-vingt-dix ans, à pareil jour et à pareille heure, vos pères accourus de tous les points de la vallée faisaient retentir du nom de JEAN-JACQUES ROUSSEAU les échos de cette montagne. Ils étaient venus pour inaugurer à son sommet et couronner de fleurs le buste du grand homme qui avait si longtemps vécu au milieu d'eux et dont les puissants écrits venaient de faire crouler la bastille et avec la bastille le trône et l'autel, c'est-à-dire la superstition et le despotisme.

Aujourd'hui que la République rayonne de nouveau, et pour toujours, sur la patrie française il convient de relever ici, comme à Paris, la radieuse image de l'homme qui, le premier, en a prononcé le nom prestigieux assez haut pour être entendu de tous, sur le nouveau comme sur l'ancien continent, et c'est pour ce noble objet que le comité de Montmorency a fait entendre un appel qui a réuni tous les cœurs dans un même sentiment de gratitude et de vénération pour le grand homme dont le nom glorieux restera dans toute la suite des âges, indissolublement attaché à celui de Montmorency.

La France nouvelle, c'est-à-dire, la France républicaine et démocratique, procède de la Révolution comme la Révolution procède de la pensée de

ROUSSEAU ; or c'est de l'Ermitage, c'est du Mont-Louis que cette pensée si prodigieusement féconde a pris son essor pour se répandre dans le monde entier.

Comme le Sinaï domine l'antiquité et le Moyen-Age, la montagne de Montmorency domine le présent et l'avenir.

La légende qui nous est venue de Jérusalem en passant, hélas! par Rome périra bientôt sous les coups redoublés de la science et de la liberté ; au contraire, la doctrine qui a pris naissance sous ces voûtes de feuillage, à l'ombre de ces dômes séculaires, vivra autant que l'Humanité parce qu'elle est faite de lumière, de justice et d'amour et qu'elle donne pleine satisfaction aux plus larges, comme aux plus nobles aspirations de la nature humaine. (*Applaudissements.*)

Or, mesdames et messieurs, c'est précisément cette tradition immortelle dont la gloire dépasse toute gloire que va consacrer et fixer ce monument auquel chacun de nous, aujourd'hui même, aura l'honneur d'apporter sa pierre.

—

Le monde de la raison consciente et de la science, ne relevant que d'elle-même, a eu ses initiateurs surhumains comme la haute antiquité et le Moyen-Age, c'est-à-dire le monde de la force brutale et des énergies aveugles, ont eu leurs demi-dieux, leurs héros et leurs saints. Galilée, Descartes, Newton, Voltaire, Buffon, Montesquieu et Diderot

furent les géants de la pensée et J.-J. ROUSSEAU qui, selon moi, les domine tous, sinon par l'étendue de la science, au moins par la profondeur et l'intransigeance de l'idée, la vérité du sentiment, l'intensité de l'amour et la toute-puissance de la parole, en fut l'Hercule. Comme le héros antique, fort de sa propre force, il terrassa les monstres qui, souillant la terre et dévorant le peuple, étaient un argument contre la raison et la justice immanentes des choses. Comme lui il abaissa des montagnes et creusa des détroits pour délivrer, rapprocher et unir les peuples frères.

Ah! quels honneurs lui seraient rendus aujourd'hui, si les républicains connaissaient mieux les origines de la République! Mais hélas! cette génération ignorante et pusillanime n'a ni la force, ni l'intelligence de remonter le cours des idées, elle en vit comme le mollusque collé au rocher des falaises vit de l'océan sans connaître les lois qui ont présidé à sa formation et s'imposent à son immensité.

Quand les disciples fervents, quand les fils intellectuels de ce J.-J. ROUSSEAU que Georges Sand appelle quelque part l'*immortel ami*, veulent rendre de solennels honneurs à sa mémoire ils n'ont pas seulement à combattre l'ignorance du peuple mais encore à vaincre, dans le camp même de la démocratie lettrée et militante, des haines aussi idiotes qu'instinctives. Comme me le disait un jour Louis Blanc, « JEAN-JACQUES a contre lui tous les égoïsmes, toutes les hypocrisies, toutes les férocités, toutes les ignorances, toutes les bassesses. »

J'ajouterai : un des traits les plus caractéristiques de ce grand homme est d'être, par toute la terre, un objet de contradiction ; il divise le monde intellectuel, il départage l'opinion ; on le hait ou on le chérit, on l'exalte ou on le honnit. Parmi tous ceux qui ont lu une page de ses œuvres éternellement palpitantes et lumineuses il n'a pas un indifférent ! Mirabeau, qui le chérissait en fils pieux, en disciple intelligent, a déclaré qu'il était nécessaire qu'un siècle passât sur sa gloire pour que pleine et entière justice lui fût rendue. Le siècle laissé en proie aux préjugés et à l'envie par Mirabeau à suffi à Montaigne, à Molière, à Voltaire, il n'a pas suffi à J.-J. ROUSSEAU ; ses cendres sont encore brûlantes, peut-être ne seront-elles jamais bien refroidies ; ses impérissables écrits auxquels nous devons la Révolution, le Suffrage Universel, la République, sont encore des *paradoxes* ou du moins sont redevenus tels avec le relèvement du trône et de l'autel, avec l'éclipse qui s'est faite sur la raison humaine depuis Thermidor jusqu'à nos jours. (*Applaudissements.*)

Chose vraiment digne de remarque, mesdames et messieurs ! l'éclat du nom de ROUSSEAU, le rayonnement de sa gloire a toujours été en raison directe de celui de la patrie française. C'est ainsi que des honneurs inouïs, des honneurs tels qu'il n'en a jamais été rendu de semblables à aucun mortel et chez aucun peuple, ont été décernés à J.-J. ROUSSEAU par la Révolution française. Par contre, sous l'Empire, alors qu'il était possible qu'une statue fût érigée en plein Paris à Voltaire, il n'est venu à la pensée de personne qu'un pareil honneur pût être infligé à

la mémoire de J.-J. Rousseau. Cet honneur, en effet, est de telle nature que la République seule pouvait le lui rendre.

C'est du moins ce dont vous resterez convaincus, j'espère, après les quelques considérations que j'ai à vous présenter sur la vie et les œuvres de cet homme extraordinaire. (*Applaudissements.*)

—

La naissance de J.-J. Rousseau a été son premier malheur puisqu'elle coûta la vie à sa mère. Son éducation première ne fut cependant pas négligée. Sa douce et chaude nature n'attendit pas le nombre des années pour s'épanouir. A cinq ans, il lisait déjà avec passion la vie des hommes illustres de Sparte, d'Athènes et de Rome.

A huit ans, il fut mis en pension dans un village situé au pied des grandes Alpes savoyardes, au sein d'un paysage à la fois austère et charmant où il se familiarisa bientôt avec la grande nature et s'éprit pour elle d'un amour qui n'eut jamais son égal et qui ne devait finir qu'avec lui.

Il avait environ douze ans lorsqu'on se détermina à le mettre chez un greffier de la ville pour y apprendre, disait-on, l'utile métier de grapignan. Le noble enfant prit de suite l'*utile* métier en un tel dégoût que le greffier, après essai loyal, très loyal, décida et prononça que Jean-Jacques ne serait jamais propre qu'à conduire la lime.

En conséquence il fut mis en apprentissage chez un graveur, homme d'un caractère violent et d'une hu-

meur farouche. Il réussit, le misérable, à ternir cette enfance. Entre les mains brutales de ce rustre l'aimable et gracieux enfant perdit, en partie du moins, sa vivacité, sa gentillesse, la distinction de ses goûts. Et pourtant — chose importante à noter en passant — né avec une âme de feu et un tempérament ardent il conserva cependant, au milieu de toutes les fluctuations et de tous les hasards d'une enfance aventureuse, la pureté de son cœur, l'innocence de son âme, la virginité de son corps.

Jean-Jacques était arrivé à ce terme de l'enfance qui est en quelque sorte pour l'homme comme une seconde naissance. Moment de trouble profond et de vague pressentiment où la conscience individuelle qui, jusque là, n'avait fait que sourdre, s'affirme enfin avec violence, heure critique et solennelle où l'être moral peut transformer sa bonté en vertu ou entrer dans les voies de la dégradation. De même que l'amour et l'instinct maternels ont dû présider aux premiers développpements de l'être physique, de même la raison du père, et, au besoin, sa volonté doivent présider à cette seconde naissance et protéger le dévelopement intégral et harmonique de toutes les facultés du jeune homme; mais hélas! le père manqua à l'adolescent comme la mère avait manqué au petit enfant.

Voilà donc J.-J. Rousseau âgé de seize ans à peine, sans parents, sans amis, sans patrie, sans ressources, livré à la perversité des hommes, à la fatalité des choses, aux inconnus de l'avenir. Grâce à Dieu, l'affreuse réalité ne lui apparaît pas de suite, il tourne sa pensée et son cœur vers l'ave-

nir et vers l'immense nature qu'il peuple de chimères créées au gré de sa fantaisie.

Mystère étrange que ce que l'on est convenu d'appeller la destinée! parmi les innombrables anneaux qui en composent la chaîne, les uns, à la vérité, sont forgés par la libre volonté de l'homme; mais, combien restent l'œuvre de l'aveugle destin!...

Il marche, il fuit Genève, où va-t-il? il ne le sait pas lui-même! N'importe! tout a été prévu et calculé pour lui et sans lui. Il se dirige sans but déterminé et, presque sans le savoir, du côté de la Savoie. C'est par-là, en effet, qu'il doit trouver le chemin de sa destinée, il l'ignore mais le destin le sait pour lui et son souffle mystérieux le pousse en avant!

Il rencontre bientôt une douce et souriante figure de femme; il voudrait bien s'arrêter, elle voudrait bien le retenir, mais la Puissance innommée qui le conduit par la main le pousse toujours et l'entraîne. Ah! combien cette vie aventureuse, ce pèlerinage étrange qu'il commence, cette confrontation perpétuelle avec la nature, ces alternatives de tristesse et de joie, de souffrance et de bien-être, le spectacle toujours nouveau des hommes et des choses, n'étaient-ils pas plus propres à faire son éducation, je veux dire à élargir son âme, à passionner son cœur, à exalter son génie que quelques années passées dans l'étouffement et la corruption d'un collège!... (*Applaudissements.*)

Il passe les Alpes, arrive à Turin, voit le catholicisme à l'œuvre entre les murs d'un sombre hospice de catéchumènes, subit, pour se délivrer de ses horribles geôliers et échapper au contact impur des

recrues du catholicisme, la ridicule et odieuse cérémonie du baptême, puis accepte, pour ne pas mourir de faim, une place de domestique chez une comtesse de Vercellis. Voilà donc l'enfant de Genève né citoyen et calviniste, devenu catholique et laquais!...

C'est vers cette époque, pourtant, qu'il entendit au milieu des solennités de la nature les sublimes enseignements du *Vicaire savoyard*, enseignements que trente ans après, il fera répéter à tous les échos du monde.

Ramené auprès de Madame de Warens par la douceur du souvenir qu'il avait gardé d'elle, il entra, par sa protection, au séminaire d'Annecy qu'après une année, il quitta pour suivre le cours de musique de la maîtrise, mais au séminaire comme à la maîtrise il ne sut, il ne put faire qu'une chose : aimer de toutes les forces affectives de son âme la gracieuse bienfaitrice qui avait recueilli sa misère.

Arraché de nouveau à son bonheur par un événement inattendu, le voilà encore une fois courant le monde. Ne faut-il pas que celui qui a pour mission de prêcher les Droits de l'Homme et de révolter la conscience universelle contre les iniquités sociales éprouve lui-même toutes les douleurs de l'abandon et de la misère, toutes les humiliations de la pauvreté? Oui! et c'est pourquoi il ne faut pas qu'il y ait une seule souffrance plébéienne qui n'ait été sienne! il aura faim, il aura soif, il sera sans abri, sans secours, il épuisera jusqu'à la dernière goutte le calice des amertunes humaines.

Quand il se fut suffisamment meurtri et déchiré

aux pierres et aux buissons du sentier de la vie il retrouva encore une fois la femme destinée, ce semble, par la Providence, à préparer l'éclosion de son génie. A la vue de cet adolescent que le malheur lui arrache toujours mais qu'une profonde et douce sympathie lui ramène sans cesse, son cœur s'émeut et s'ouvre tout entier. Pour mieux calmer la houle de son âme, panser les plaies de son cœur, soigner la santé compromise de son corps elle le garde d'abord auprès d'elle, dans sa propre maison, puis l'emmène dans les bocages enchantés d'un vallon silencieux et solitaire. — Ivresses de la Nature, plaisirs de l'amour, voluptés de la science, douceurs de la rêverie, il goûta tout cela aux Charmettes. Il eût voulu y fixer sa tente pour toujours, mais son Thabor à lui était plus loin et plus haut, et il n'en devait atteindre la cime qu'après de nouvelles stations dans la douleur et l'opprobre. (*Applaudissements.*)

Eloigné des Charmettes par le désespoir de ne plus suffire seul au bonheur de celle qui n'avait cessé d'être tout pour lui, il vint à Paris, proposa à l'académie des sciences et au public une méthode de musique qui n'a été vraiment utilisée que de nos jours, fit quelques connaissances utiles et agréables dans la haute société parisienne, accepta les fonctions de secrétaire d'ambassade de France à Venise, puis revint à Paris et y trouva son chemin de Damas sur celui de la Bastille à Vincennes, un jour qu'il était allé voir son ami Diderot détenu au Donjon.

C'est alors qu'il lança son éloquente satire contre toutes les corruptions que son siècle décorait de l'étiquette menteuse de civilisation. Ce premier discours est le cri d'épouvante et de douleur d'une âme affolée au spectacle des corruptions et des férocités sociales. Pour moi et pour tous ceux qui, comme moi, ont lu ROUSSEAU de près et sont entrés par l'étude et la méditation dans les dernières profondeurs de sa pensée, il est certain qu'aujourd'hui que la Révolution, exécutrice testamentaire de son génie, incline de plus en plus l'axe du monde intellectuel et moral vers la justice et la liberté ROUSSEAU serait le premier à proclamer les bienfaits d'une civilisation qui, en réintégrant l'homme dans ses droits, le rapproche de la Nature. (*Applaudissements.*)

Le *Discours sur l'origine de l'Inégalité*, médité dans les vastitudes sombres de la forêt de St. Germain et qui parut trois ans après, révéla à l'Europe étonnée le penseur le plus profond, l'écrivain le plus original et aussi le plus audacieux du siècle. Dans cette œuvre d'une portée immense et d'une logique véritablement formidable, le génie de ROUSSEAU reconstruit de toutes pièces, l'histoire oubliée des siècles perdus dans la nuit des temps. Il montre comment la société s'est fondée et par quelle série de déviations successives elle a peu à peu, au cours des siècles, cessé de reposer sur l'égalité des droits et des devoirs. Du jour où cette parole prodigieuse retentit sous les voûtes surbaissées de l'ancien monde c'en fut fait des institutions aristocratiques et monarchiques de la France; la Bastille et le

Trône quatorze fois séculaires furent ébranlés dans leurs bases. Viennent maintenant le *quatorze juillet* et le *dix août*, un souffle du peuple suffira pour les renverser! (*Applaudissements.*)

Dans l'intervalle de ces deux discours la cour et la ville avaient applaudi avec ravissement aux paroles ingénues et à la suave mélodie du *Devin du village*. Cette délicieuse pastorale était comme un doux écho des mélodies alpestres; on y respirait, pour ainsi dire, les senteurs des bois et des champs, l'odeur des foins; c'était comme une brise parfumée apportée sur l'aile des vents, du vallon des charmettes, à la cour de Fontainebleau et de la cour de Fontainebleau au cœur même de Paris.

Afin de mieux recueillir sa pensée et soutenir sa résolution de mettre désormais sa vie privée en rapport avec ses principe, J.-J. Rousseau se réfugie dans cet Ermitage de la forêt de Montmorency. Il emmène Thérèse dans sa solitude, mais non ses enfants, hélas! Sa profonde misère et les terribles embarras dans lesquels il s'était trouvé à son retour de Venise, la certitude d'une éducation mauvaise, l'incertitude de sa paternité, la volonté de Thérèse Le Vasseur et de sa mère, tout enfin avait contribué à lui faire prendre cette malheureuse détermination dont son cœur saigna tout le reste de sa vie. — Pour moi, je suis bien persuadé que, de plus, ce génie, en gestation maintenant consciente, d'un monde nouveau dont la Révolution sera l'enfantement terrible, eut la sublime mais à jamais regrettable naïveté de croire que les nécessités de

sa mission l'autorisaient à se considérer comme un citoyen de la République de Platon et à agir, hélas! en conséquence.

Après son admirable *Lettre sur les spectacles* parut la *Nouvelle Héloïse*. Le cœur humain n'avait pas encore projeté sur le monde de pareilles flammes, le XVIIIe siècle en fut embrasé et purifié. Grâce à la magie de son pinceau et à l'exquise sensibilité de la plus riche organisation qui fut jamais, ROUSSEAU a su enfermer dans ce brûlant poëme de la Nature tous les parfums, toutes les mélodies, toutes les perspectives, toutes les douces caresses, tous les charmes enivrants de l'enivrante Nature. Jamais l'amour n'avait trouvé des accents d'une aussi pénétrante douceur pour décrire ses joies immenses, ses émotions infinies, ses crises délirantes, ses bouleversements atroces, son perpétuel flux et reflux d'amertume et de douceur, de souffrance et de plaisir.

Le succès de la *Nouvelle Héloïse* dépassa toute imagination, l'ivresse fut complète, l'enthousiasme indescriptible non seulement en France mais dans une grande partie de l'Europe. La puissance intellectuelle et la dictature morale du philosophe étaient maintenant inébranlables car il avait désormais pour lui le cœur de la femme. — C'est alors que commença pour le pauvre JEAN-JACQUES une fanfare de gloire dont les échos se prolongeront jusqu'à la fin des âges ! Et pourtant !... du fond de sa retraite, le grand écrivain préparait à son siècle de bien autres étonnements, car, tout ce qu'il a publié jusqu'ici n'est encore que préludes. Maintenant

qu'il a rendu l'univers attentif, tantôt par d'effroyables coups de clairon, tantôt par des mélodies d'une suavité infinie, il peut parler, il sera entendu, il peut commander, il sera obéi! (*Applaudissements.*)

Après la *Nouvelle Héloïse* le *Contrat-Social.* Archimède trouve le levier, Colomb pressent et découvre l'autre moitié du monde, Galilée immobilise le soleil et fait tourner la terre, Newton révèle au monde stupéfait la loi de la gravitation universelle; ROUSSEAU fonde le contract social, c'est-à-dire la République ayant la souveraineté du peuple pour base et le suffrage universel pour organe.

(*Ici l'orateur, enivré par la beauté et la grandeur du sujet qu'il traite, s'étend avec une émotion croissante, qui bientôt gagne tout l'auditoire, sur la prodigieuse influence du* Contrat-Social *appelé par la Convention elle-même : le* Phare des législateurs; *cette partie du discours est tellement hachée par les applaudissements qu'il est impossible au sténographe de la reproduire textuellement.*)

Il y avait à peine deux mois que le *Contrat-Social* avait épouvanté la vieille Europe monarchique et féodale lorsque surgit l'*Émile*, l'*Émile* qui fut comme l'Encyclopédie morale du XVIIIe siècle, la source profonde, abondante et pure où vint s'abreuver à longs traits la forte génération, la race des géants qui firent 89 et 93.

Émile, plus encore que le *Contrat-Social*, est le

monument du génie de ROUSSEAU, son titre le plus éclatant à l'immortalité.

Je suppose que l'Apollon du Belvédère ait été, depuis des siècles, exposé à l'action stratifiante d'un suintement d'eau chargée de carbonate calcaire; le rayonnement divin de la pensée, l'expression énergique et douce en même temps, d'une volonté toute puissante, enfin les formes à la fois élégantes et vigoureuses de ce chef-d'œuvre incomparable de la beauté plastique eussent peu à peu disparu pour ne plus laisser voir qu'un monstre de plus en plus difforme. — Voilà une image caractérisant à merveille, ce me semble, l'action détériorante produite sur l'homme par une éducation contre nature et sur les peuples par une fausse civilisation.

Dans ses premiers écrits, et surtout dans l'*Origine de l'inégalité* le philosophe avait déjà abattu, à coups de hache et de massue, les plus choquantes aspérités du monstre, dans l'*Émile*, où il ne s'agit plus seulement de l'homme social mais encore, mais surtout de l'homme de la Nature, son travail devient plus délicat; aussi, à mesure qu'il se rapproche du type primitif, quelle délicatesse croissante dans le jeu du ciseau! Oh! comme le cœur dut lui battre et quelle joie immense et profonde il dut éprouver dans sa grande âme quand il sentit qu'enfin il effleurait la forme divine et retrouvait l'homme que, jusqu'alors, il n'avait fait que pressentir! Plus heureux que Pygmalion ; la forme tout à l'heure idéale et subjective, maintenant objective et réelle qu'il venait de dégager du roc se trouva être

vivante de la vie concrète et humaine : *Ecce Homo!* Oui! cette fois voilà bien l'Homme! l'Homme tel que le conçoit la Nature et tel que Dieu le veut! ses liens sont brisés! rien n'entrave plus sa pensée, ne comprime plus son amour, n'enchaîne plus sa liberté; sa poitrine peut maintenant respirer à pleins poumons l'air pur du ciel et ses yeux boire les rayons du soleil, l'antique Prométhée est désenchaîné, voilà l'Homme! (*Applaudissements.*)

Deux penseurs prodigieux, Pascal et ROUSSEAU, se sont trouvés qui, contraints par un penchant également irrésistible, ont arrêté leur pensée anxieuse sur cette misère sociale et cette grandeur naturelle : l'Homme. Le premier, génie ardent et sincère mais troublé par la continuité de ses souffrances, l'insanité de son éducation et la folie de de son siècle, crut trouver dans l'idée de la déchéance, dogme fondamental du christianisme, le mot de l'énigme humaine et le dit au monde dans le livre le plus étrange et le plus spécieusement profond que le génie du christianisme ait produit, livre sombre et attractif comme l'abîme que Pascal voyait toujours béant à ses côtés et qui, malgré la folie dont il déborde, survivra certainement au dogme qui l'a inspiré et au profit duquel il a été écrit. Des prétendues misères et contradictions qu'à tout prix il veut voir dans le fond même de notre nature, le penseur de Port-Royal conclut avec toute la tradition chrétienne à la perversité originelle de notre espèce et, par conséquent, à la vérité du christianisme comme fait historique et à sa nécessité comme moyen de salut. Or, qu'on le sache!!!

le christianisme! c'est le combat à mort de la foi contre la Raison, du dogme contre la Science, de l'autorité contre la Liberté! Dans cette lutte incessante contre la Nature le prêtre a besoin d'un instrument intéressé, d'un complice, cet instrument, ce complice c'est le monarque, empereur ou roi, Charlemagne ou Louis XIV, il n'importe! — Dans ce système, l'individu et le peuple le plus parfaits sont ceux qui abdiquent le plus absolument leur raison, leur volonté, leur conscience, en un mot leur personnalité entre les mains des prêtres et des rois. Tout le génie du christianisme est là!!! Cette folie a gouverné le monde occidental jusqu'à la Révolution française! (*Applaudissements.*)

Oh! sans doute, mesdames et messieurs, le rire strident de Voltaire en face de la Bible juive et des mystères chrétiens était juste, opportun et salutaire, mais, il faut bien l'avouer, insuffisant! mieux encore valait renverser le monstre que de s'égayer sur ses difformités, c'est ce que fit ROUSSEAU! lui seul suffit à cette œuvre et tandis que Voltaire ébranchait l'arbre de la superstition et du fanatisme, lui en tranchait d'un coup, la profonde et encore vivace racine.

LA BONTÉ NATURELLE DE L'HOMME, telle est la pensée génératrice de l'œuvre de ROUSSEAU, le roc éternel et immuable comme la Nature sur lequel elle est fondée tout entière; mais c'est surtout dans l'*Émile* qu'elle est mise en pleine lumière.

« *Tout est bien en sortant des mains de l'auteur des choses* ». Tel est l'*In principio erat verbum* de ce nouvel Évangile de la Nature venant faire échec à

celui du miracle, et toute la suite de ce livre éclatant de lumière et de raison n'est que le complet et magnifique épanouissement logique de ce principe duquel découle la liberté, comme de l'affirmation contraire découle l'oppression; aussi, ceux qui, jugeant de l'*Émile* d'après le titre, n'ont vu dans ce merveilleux ouvrage qu'un traité de l'Éducation se sont-ils misérablement mépris car il y a là, surtout, une enquête scientifique et morale de laquelle l'Homme est sorti réhabilité, transfiguré et l'idée judéo-chrétienne de la déchéance condamnée sans appel.

C'en est fait! la Nature immortelle révélatrice des indestructibles et fécondes vérités, la Nature incomprise, calomniée, persécutée par la plus atroce en même temps que la plus niaise des superstitions est vengée! O si jamais l'auréole de la maternité a brillé à son front réchauffante et pure c'est maintenant! La voilà redevenue comme au temps de Pythagore, l'objet de la science et de l'amour, la Bible suprême, l'unique Évangile, l'ère de la superstition est close, le christianisme est fini!!!

Rousseau établit que la Religion naturelle est la seule qui convienne à l'homme de la Nature et lui soit nécessaire. Et c'est surtout en traitant du grave problème de la destinée humaine qu'il s'élève aux plus hauts sommets de la pensée et de l'éloquence.

Avec les siècles et le genre humain le Philosophe de la Nature affirme l'Être Suprême, la loi morale, la responsabilité, et l'âme immortelle. Fort de l'excellence de sa cause et de l'assentiment des âges, il

s'élève encore au dessus de lui-même, par la conscience profonde de la sainteté de la mission qu'il remplit. C'est alors que la vérité prend sous sa plume un tel caractère d'évidence, une telle puissance de persuasion que l'on n'essaya pas même, dans camp du matérialisme, de répondre à ses arguments.

Je ne veux pas analyser ici la PROFESSION DE FOI de l'Émile, hymne inspiré d'une raison éloquente et profonde; qu'il me suffise d'affirmer qu'elle restera comme la pierre angulaire de l'édifice philosophique et moral que le génie de l'homme en collaboration avec la science et les siècles construit laborieusement pour les générations de l'avenir. (*Applaudissements.*)

La pensée enflammée de ROUSSEAU a plané sur toute la Révolution. Non, jamais le soleil n'éclaira sur cette planète un spectacle plus grand, plus imposant, plus humain, plus sublime que celui de ce peuple supprimant les trônes, renversant les tyrans, brisant toutes les idoles, pulvérisant tous les faux dieux mais adorant l'ÊTRE SUPRÊME debout! en esprit et en vérité! — Je cherche dans l'histoire un jour plus grand que celui-là!!!... Lorsqu'en ce jour unique de raison et de gloire, les reptiles de l'hébertisme répandirent leur bave immonde sur les pas lumineux de Robespierre, pensant salir la vertu et obscurcir la vérité en sa personne surhumaine, ce n'est pas seulement ce grand homme qu'ils honorèrent mais encore, mais surtout la raison de JEAN-JACQUES! (*Applaudissements prolongés.*)

Dès les premiers grondements de l'horrible tem-

pête soulevée par l'apparition de l'*Émile*, ROUSSEAU quitta cet Ermitage pour gagner la Suisse et du fond de sa vallée il « lança sur Paris sa foudroyante réponse au mandement de l'archevêque, et sur Genève ses *Lettres de la Montagne*, œuvres superbes et d'une véhémence terrible dans lesquelles il venge contre toutes les puissances de la terre et du ciel les doctrines les plus audacieuses de l'*Origine de l'inégalité*, du *Contrat-Social* et de l'*Émile* et il déploie dans cette lutte grandiose, dans ce combat vraiment surhumain une rigueur de raisonnement, une force de dialectique, une puissance de sarcasme sans exemple dans l'histoire de la parole humaine (1). » La victoire resta magnifique et terrible à l'audacieux plébéien qui avait eu le courage de briser, sous le regard du peuple et de Dieu, toutes les fausses divinités du passé! (*Applaudissements.*)

Voltaire qui, tout d'abord, s'était demandé avec une secrète terreur ce qu'était cette voix nouvelle retentissant, tout à coup, sous le ciel, comme le clairon d'alarme et ce que présageaient ces préludes étranges, cette fois Voltaire avait compris, lui-même était terrassé!

Que n'ai-je le temps et la force de raconter les incidents pénibles du séjour de ROUSSEAU en Angleterre son retour triomphal à Paris, sa mort mystérieuse à Ermenonville, son apothéose au PANTHÉON, son centenaire de Genève, de Paris, d'Ermenonville. Que ne puis-je vous parler surtout des plans de législation qui lui furent demandés par la Pologne et la Corse, de ses *Confessions* qui sont avec les

(1) Circulaire. Voy. p. 51.

Provinciales de Pascal le monument le plus parfait de la prose française; enfin de ses ineffables *Rêveries du promeneur solitaire* qui furent comme le chant du cygne!

Pour caractériser avec précision l'œuvre de JEAN-JACQUES ROUSSEAU je n'aurais eu qu'à interprêter dans la modeste mesure de mes forces, l'émouvant symbole figuré par le sarcophage du Panthéon; une main en entr'ouvre la porte, agitant sur le monde une torche enflammée. ROUSSEAU fut, en effet, le génie de la pensée et du sentiment, et du fond du tombeau il continua à illuminer les intelligences et à fortifier les cœurs. « *On ne sait d'ou cela vient*, dit Michelet, *mais depuis que cette parole ardente s'est répandue dans les airs, la température a changé, c'est comme si une tiède haleine avait soufflé sur le monde, la terre commence à porter des fruits qu'elle n'eût jamais donnés.* » — Voilà, certes, qui est aussi vrai que bien dit, mais je me fais fort d'avoir prouvé que ce n'est pas seulement de la chaleur et de l'amour que ROUSSEAU est venu apporter au monde, mais encore, mais surtout de la lumière et de la raison. — Ce qui, toujours, fera la stupéfaction du penseur et de l'artiste en face du prodigieux monument philosophique et littéraire légué à la terre par ce bienfaisant génie, c'est la merveilleuse unité de son ensemble dont chaque détail est partie intégrante d'un tout qui est l'antithèse la plus exacte, la plus absolue et la mieux justifiée du christianisme sacerdotal.

Les monuments qui servirent de point de départ à la tradition chrétienne primitive sont perdus, le

texte évangélique parvenu jusqu'à nous, ne nous en apporte que des lambeaux souillés et méconnaissables. Nous sommes donc condamnés à ignorer à jamais à quelles séductions de langage, obéissaient les foules toujours avides d'entendre les paroles surhumaines que le fils de l'homme, comme il s'appelait lui-même, laissait tomber, brûlantes et lumineuses, de son cœur, dans les âmes.

Pour ce qui est du citoyen de Genève, du PHILOSOPHE DE LA NATURE, nous connaissons tous les secrets de sa puissance car son verbe vibre encore parmi nous et ne cessera d'éveiller les échos du monde jusqu'à l'écroulement de cette planète.

Penseur sublime et profond, il tire des abîmes de son génie propre et des sources pures et vives de la nature, puis il ramasse et coordonne longtemps dans sa pensée, les matériaux du vaste sujet qu'il étreint, il en marque les points culminants, les plonge dans la lumière, les parcourt ensuite d'un vol d'aigle et ne se pose que sur les plus hauts sommets de sa pensée. Il éveille dans un seul mot, un ensemble immense d'idées ou bien, dans une phrase brève, impérieuse, absolue et tranchante il crée la lumière et précipite l'évidence.

La partiale nature avait doué ce brûlant et lumineux génie des dons séducteurs de l'élocution le plus enchanteresse. Son style a tour à tour, la solennité de Bossuet, la magnificence de Buffon, la force de Montesquieu, l'énergie de Pascal, l'élévation de Malebranche, la douceur et l'harmonie de Fénelon. Il a de plus une passion contenue, parfois débordante, une chaleur intime, une émotion communicative, un

charme, un enchantement, une séduction, une douceur, une suavité, une magie et par dessus tout un je ne sais quoi d'ineffable, d'indicible, d'inexprimable qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Il a écrit avec toute son âme, il a mis de son cœur partout ; il a donné des entrailles à toutes les phrases, des palpitations à tous les mots. Il a communiqué à son style des frémissements si voluptueux, des douceurs si pénétrantes, des énergies si puissantes, une sève de vie si abondante et si chaude ; il trouble, il agite, il émeut si doucement, si profondément, si voluptueusement le cœur et l'âme qu'avant même que l'on y prenne garde ce ravissant séducteur occupe déjà toutes les avenues de notre raison et de notre conscience ; mais, ses conquêtes à lui sont des délivrances ! (*Applaudissements.*)

On dira, et l'on aura raison de dire, que dans l'œuvre de J.-J. Rousseau je ne vois que le vrai, le beau, le bien ; j'avoue que, pour moi, le reste disparaît ou à peu près, dans la splendeur de l'ensemble. Quand je marche enveloppé des rayons chauds et lumineux du soleil, irai-je ne parler que de ses taches ? les verrai-je ? y penserai-je même ? Il est des âmes qui ne sont affectées que par le côté froid et obscur des choses, je suis fait autrement. Ayant à parler de J.-J. Rousseau dans cette solennité, j'ai été frappé uniquement de la beauté, de la grandeur, de la fécondité, de la sainteté de son œuvre. Les défauts y existent, sans doute, car, pour surhumain que fut cet homme, il fut homme ! Mais, ces défauts, peut-être considérables en soi, sont si peu de chose relativement à l'ensemble et ils ont si

peu influé sur les résultats définitifs de l'œuvre que, en tenir compte plus que je n'ai fait, c'eût été certainement disproportionner mon discours.

D'ailleurs, mesdames et messieurs, ce qui nous passionne dans les grands hommes c'est moins leur personne en elle-même que la vérité intellectuelle ou morale qu'ils ont découverte ou dont ils ont augmenté la splendeur et l'éclat. La vérité est la maîtresse unique de ceux qui savent la voir à travers les prophéties et les proclamations de la science et de la conscience et ceux que nous appelons nos maîtres, si grands et si aimés qu'ils soient, ne sont après tout que ses moniteurs !

(*Triple salve d'applaudissements. Cris répétés de : Vive* JEAN-JACQUES ROUSSEAU !)

La fanfare exécute la *Marseillaise* et l'auditoire profondément ému joint sa grande voix humaine aux notes éclatantes du cuivre ; l'effet en est saisissant.

M. Langlois prend ensuite la parole pour apporter de graves restrictions au discours du précédent orateur. Aussitôt des murmures et des rires s'élèvent de partout. Au moment où il invoque contre JEAN-JACQUES le témoignage de son insulteur Proudhon, la voix de l'orateur est étouffée par un cri unanime de : Vive JEAN-JACQUES ROUSSEAU !

M. Langlois, président du comité local de J.-J. ROUSSEAU mais ennemi acharné de J.-J. ROUSSEAU, réduit au silence par l'attitude évidemment hostile de l'auditoire, est contraint de donner la

parole au second conférencier, M. Alph. Martin, qui parla avec éloquence du séjour de ROUSSEAU à Montmorency et de l'influence de cet écrivain sur la littérature française. Voltaire est le dernier des classiques; ROUSSEAU inaugure le romantisme. Son style colorié, musical, poétique prépare la voie aux orateurs de la Révolution, aux historiens, aux romanciers, aux poëtes du XIXe siècle qui tous procèdent de lui.

La fête se termina par la lecture des strophes suivantes, faite par leur auteur, M. Marc Bonnefoy, membre du comité de Paris.

GLOIRE A ROUSSEAU!

Il se lève, ô ROUSSEAU! le grand jour de justice
Que pour toi nous avons espéré si longtemps.
Oui, nous te préparons des honneurs éclatants.
Il faut que tout un peuple à ta gloire applaudisse;
Il faut que de ton nom le monde retentisse!
C'est une dette de cent ans!

Cent ans! malgré le vœu de la Constituante
Et le décret formel de la Convention;
Cent ans d'oubli malgré la Révolution!
Oh! lâche iniquité du sort! Cent ans d'attente,
Quand la France jadis, et la France géante,
Te consacrait le Panthéon!

Ah! ceux qui te vouaient, vivant, aux anathèmes,
Mort, t'ont défiguré sous des traits flétrisseurs.

La race des tyrans, des forts, des oppresseurs
Lance encore sur toi des insultes suprêmes,
Pour rendre faux et vil aux yeux des peuples mêmes
Le plus vrai de leurs défenseurs.

Ton œuvre indestructible, ils croyaient la dissoudre,
Et pour l'anéantir que n'ont-ils pas tenté !
Ils savent bien qu'elle est l'arsenal redouté
Où toute nation va s'armer de la foudre,
Quand elle veut réduire un joug ignoble en poudre,
Et conquérir la Liberté !

Comme ils auraient voulu l'étouffer ton génie,
Ces étrangleurs du Droit, ces faiseurs de bâillons!
Mais sur ta renommée, ô ROUSSEAU, nous veillons,
D'elle nous écartons la noire calomnie,
Heureux et fiers de rendre à ton âme ternie
L'ardent éclat de ses rayons.

Bientôt nous dresserons ta radieuse image
Dans ces lieux enchanteurs, pleins de ton souvenir.
La foule, ici, viendra t'acclamer, te bénir.
Et la reconnaissance effacera l'outrage,
Alors Montmorency, par son splendide hommage.
S'illustrera dans l'avenir !

Va ! tu pouvais l'attendre un siècle et plus encore,
Cette statue, objet d'un vœu national ;
Car les temps ne pourront en user le métal
Lorsque plus d'un héros dont le bronze décore
Nos places, tombera, tête vide et sonore,
De son précoce piédestal !

Ne crains pas que ta voix, ta voix qui crée et fonde,
Cesse un jour d'émouvoir les plus nobles esprits,
Non! nos enfants sauront que tes puissants écrits
Vers l'idéal humain ont élevé le monde.
Les principes sauveurs de ton âme féconde
Dans leurs âmes seront inscrits.

Comme ce mont géant que la neige couronne,
Pour le mesurer, l'œil a peine à s'enhardir:
Plus il est éloigné, puis il semble grandir.
A l'extrême horizon seul son sommet rayonne,
Et l'ombre efface, éteint tout ce qui l'environne,
Qu'on le voit encore resplendir!

O JEAN-JACQUES! ainsi grandira ta mémoire;
Et les siècles pourront précipiter leur cours,
Sans l'engloutir jamais dans l'abîme des jours.
L'ombre pourra se faire autour de toute gloire :
Aux deux bouts de la Terre, à la fin de l'Histoire,
Ton front resplendira toujours!

Et, dédaigneux enfin de la gloire qui tue,
Traçant à la Raison le plus large chemin,
Tu verras dans la paix marcher le genre humain.
Alors la tyrannie à jamais abattue,
Les peuples passeront au pied de ta statue,
Libres et se donnant la main!

L'œuvre de Montmorency, entravée par des circonstances défavorables dues en partie aux oscillations de la politique municipale de cette ville,

sera certainement reprise un jour et menée à bonne fin. ROUSSEAU peut attendre *quia æternus*, mais l'honneur de la Cité d'ÉMILE exige que le centenaire de la Révolution ne se passe pas avant qu'elle ait payé sa dette de gratitude au grand homme dont la gloire est pour elle une auréole.

V

LE MONUMENT D'ASNIÈRES

J.-J. ROUSSEAU A ASNIÈRES

Pourquoi un monument de J.-J. ROUSSEAU à Asnières ? J.-J. ROUSSEAU y est-il né ? y a-t-il vécu ? y est-il mort ? — Non. — Alors ? — Partout où il y a des hommes J.-J. ROUSSEAU a des obligés.

A l'auteur de *l'Émile* l'enfant doit le lait de sa mère, la douceur et la liberté de ses premiers ans, le jeune homme l'éducation rationnelle, laïque, professionnelle ; à l'auteur du *Contrat-Social* l'homme est redevable de ses droits, le citoyen du bulletin de vote ; qu'est-il besoin de continuer l'énumération des bienfaits de ce grand homme, ce que nous venons de dire justifie amplement l'œuvre d'Asnières et la justifierait dans chacune des 35 000 communes de France.

Avait-on des raisons plus particulières, plus locales de la faire ? Non évidemment puisque nous ne sommes ni à Montmorency, ni à Ermenonville. Toutefois ce que j'ai à dire ici a peut-être quelque intérêt pour les habitants d'Asnières, pour ceux surtout qui aiment à recueillir les miettes de l'histoire.

Il y a quelque vingt-cinq ou trente ans mourait;

à Asnières, madame de Corancez, belle-fille de Corancez, l'un des derniers amis de J.-J. Rousseau. Elle repose dans notre cimetière, son tombeau et celui de ses enfants est en face et au fond de l'allée de gauche, en entrant au cimetière.

Elle avait longtemps habité un petit château (1) où Arsène Houssaye venait très souvent la voir pour l'entendre parler de Jean-Jacques qu'elle avait connu. Elle savait, par son beau-père, tout le xviiie siècle et elle était elle-même le commentaire vivant de la bibliothèque qu'il lui avait léguée.

Un jour, Arsène Houssaye trouva dans cette curieuse bibliothèque, un exemplaire des *Confessions* de Jean-Jacques avec de nombreuses notes marginales écrites de la main de de Corancez, notes par lesquelles confirmant les récits de l'immortel écrivain, il mettait les points sur les *i*. Précieuse découverte ! Arsène Houssaye s'est empressé de donner une édition des *Confessions* avec les notes de de Corancez. C'est donc du village d'Asnières que ce précieux document historique a pris son envolement vers les régions de l'histoire.

J.-J. Rousseau a-t-il connu le village d'Asnières ? ses pieds ont-ils foulé le sol sur lequel nous venons de lui ériger un monument ? Cela me paraît infiniment probable.

Comme le disait naguère M. Songeon à M. le ministre des Beaux-Arts : « Rousseau aimait passionnément les campagnes de la région parisienne,

(1) A l'angle de la rue *Saint-Denis* et de la rue de la *Concorde*, près la place du Marché.

c'est là qu'il allait chercher l'inspiration et creuser les grandes idées que Paris et la République française ont réalisées ».

Toute la vallée de Montmorency est pleine de son souvenir. Du haut de la montagne qui s'élève là-bas à l'horizon, Sinaï des temps nouveaux, peut-être apercevait-il l'humble clocher de ce minuscule village. Peut-être pour venir chez madame Dupin, qui, l'été, séjournait à Clichy-la-Garenne, passait-il par Deuil, Labarre, la Chevrette, Gennevilliers où il avait des amis — et par Asnières à deux pas de la place qui porte aujourd'hui son nom.

Plus tard, de retour de l'exil, alors qu'il habitait un quatrième étage de la rue Plâtrière (rue J.-J. ROUSSEAU depuis le 4 mai, 1791), J.-J. ROUSSEAU parcourait presque journellement avec son fidèle ami et disciple chéri Bernardin de Saint-Pierre, le périmètre de Paris ; bien des fois ils ont dû s'arrêter sur nos rives, manger une omelette au cerfeuil dans quelque auberge d'Asnières.

Mais qu'importe après tout ? ce n'est assurément pas comme Asniérois que nous lui avons érigé un monument à Asnières, c'est là un pieux et modeste hommage par lequel nous avons été heureux de nous associer et de préluder à l'œuvre plus considérable de Paris et de Montmorency.

HISTOIRE DU MONUMENT D'ASNIÈRES

Le 26 avril 1884, le drapeau tricolore flotte au centre des rues nouvelles, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le buste de ROUSSEAU. Une commission vient officiellement reconnaître le nouveau quartier au nom du conseil municipal.

Le 11 mai, un banquet fraternel réunit au restaurant de la *Sirène* les conseillers municipaux élus le 4 mai et le comité. Au dessert un toast (1), demande au nouveau conseil de vouloir bien faire droit à une pétition munie de quelques centaines de signatures demandant que le nom de J.-J. ROUSSEAU soit donné à la place et à la rue nouvelles ; ce toast est unanimement applaudi.

Dans sa séance officielle du 14 juin, le conseil, à l'unanimité, fait droit à cette pétition, ci-dessus indiquée.

Les deux journaux de la localité (le *Phare* et l'*Écho de la Seine*) demandent tour à tour que la nouvelle place J.-J. ROUSSEAU soit ornée du buste du philosophe.

Un comité se forme dans le but de réaliser ce vœu ; il ouvre une souscription et donne au théâtre, sous la présidence de M. Weber, conseiller général, et avec le concours de l'*Union artistique* et d'artistes éminents une grande soirée littéraire et musicale. M. Clovis Hugues, député, raconta la

(1) Porté par M. Castellant.

vie de ROUSSEAU et M. Castellant, rédacteur du *Phare* (alors dirigé par M. Saléta), fit une conférence sur l'œuvre politique, philosophique et littéraire de JEAN-JACQUES.

Mai 85. Le Conseil autorise la construction du monument de J.-J. ROUSSEAU, sur la place de ce nom et vote une souscription de 200 francs au nom de la ville.

Par un singulier hasard l'élévation des pierres de la stèle a lieu le 28 juin, jour anniversaire de la naissance de ROUSSEAU. Un buste provisoire en plâtre est placé sur la stèle.

L'illustre statuaire Carrier-Belleuse a la généreuse pensée de couronner l'œuvre d'Asnières en créant le buste définitif de J.-J. ROUSSEAU.

A cette bonne nouvelle une pétition signée de la plupart des membres du conseil municipal et fortement appuyée par MM. Ch. Maillard, maire d'Asnières, Songeon, sénateur de la Seine, et Anatole de la Forge, député, est remise au ministre par M. Songeon.

Le 3 mars, sur l'invitation de M. Edm. Turquet, sous-secrétaire d'Etat à l'Instruction publique et aux Beaux-arts, M. Ch. Maillard, maire d'Asnières, accompagné de MM. Froideval, Prévost, Saléta, Liouville et Castellant, se rend au ministère de la rue de Grenelle où, après quelques instants du plus cordial entretien, M. le sous-secrétaire d'Etat annonce que l'Etat, voulant honorer l'un des précurseurs de la Révolution, prend à sa charge la fonte en bronze du buste de ROUSSEAU par Carrier-Belleuse.

L'opération de la fonte a lieu, chez Thiébaut, le 8 mai, à 10 heures du matin.

Le 18 mai, le buste en bronze de Carrier-Belleuse est monté et scellé par une équipe de la maison Thiébault.

Avant de le sceller on a eu soin de déposer à l'intérieur du buste, un tube en plomb soudé par les deux bouts et renfermant les noms des souscripteurs (1), ceux de l'ancien conseil municipal et du nouveau, ceux de la commission municipale des

(1) En entreprenant l'œuvre d'Asnières nous étions bien loin de prévoir à quel point la lutte des partis qui déchirent cette ville nous la rendrait difficile et douloureuse.

Nous n'avons gardé aucun souvenir amer de l'atrocité de la persécution que l'on nous a fait subir puisqu'enfin l'œuvre a triomphé !

Il est juste de dire ici que ce n'est pas seulement la beauté du but à atteindre qui a constamment soutenu notre courage mais encore les consolations, souvent anonymes mais toujours bien douces, qui nous vénaient de tous côtés :

Cette lettre en est un exemple entre cent :

A M. Castellant.

Merci pour votre zèle ardent et populaire :
Au culte de Rousseau chaque jour dévoué,
Répandant par la foi dont il vous a doué
Sa doctrine affirmée et plus que séculaire.

Dédaignant les grands monuments
Qu'élève un orgueil de commande,
J'apporte une modeste offrande
Hommage à de vrais sentiments.

5 francs.

(Une goutte d'eau pour la fontaine.)

Asnières, 12 août, 1885

fêtes et de la commission des souscripteurs. On y a joint enfin les principaux documents officiels concernant l'œuvre de Paris et celle d'Asnières.

Le 20 mai, le conseil général de la Seine vote une souscription de 200 francs à l'œuvre d'Asnières.

Le 25, le conseil municipal d'Asnières, par 15 voix contre 4, décide que l'inauguration sera organisée par la commission municipale des fêtes et les fonds nécessaires pris sur son budget spécial.

SOLENNITÉ D'INAUGURATION

(*Compte rendu extrait du journal l'*AVENIR)

La journée du 30 mai 1886 est et restera la date la plus radieuse de l'histoire d'Asnières. Elle demeurera aussi ineffaçablement gravée dans les mémoires que sur la pierre même du monument de JEAN-JACQUES. Le retentissement en a été universel. Tous les journaux, depuis le *Figaro* jusqu'au *Petit Journal*, lui ont consacré un ou plusieurs articles, et à l'heure qu'il est, l'univers entier sait que la ville d'Asnières vient de rendre un solennel hommage au génie précurseur et promoteur de la Révolution.

Mais fixons et enregistrons les détails de cette fête qui a été si belle et si triomphale dans son ensemble.

Dès le matin, des salves furent tirées sur la

place de la Mairie pour annoncer la fête. Bientôt une animation inaccoutumée se fit remarquer dans la ville, animation qui alla grandissant jusqu'au départ du cortège pour la place JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

A deux heures et demie, commencèrent à la Mairie, les réceptions officielles. M. le maire, assisté de ses adjoints et des conseillers municipaux, reçut tour à tour, MM. Planteau, député; Béquet, conseiller d'arrondissement; Trébois, maire de Levallois; les maires ou délégués des municipalités du canton; Mme Maria Deraismes; J. Grant-Carteret, représentant de l'Institut de Genève; Jules Levallois, Ch. Joliet, Léon Duvauchel, Ernest Mario, Alph. Marth, etc., etc., hommes de lettres, les délégués de l'Union de la Jeunesse républicaine de Paris, ceux du Comité républicain de Nanteuil et de Senlis, MM. Amand et Emile Chevé, Castelli, etc., etc.

A trois heures, le cortège partit de la place de la Mairie, il était composé de la municipalité et des personnes désignées ci-dessus, des harmonies d'Asnières, de Colombes et de Levallois, des pompiers d'Asnières, des sociétés de gymnastique d'Asnières (la *Patriote* et la *Régénératrice*), de Bois-Colombes, de Colombes, de Courbevoie, de Levallois, de Puteaux, de Nanterre, de Saint-Denis, de Saint-Ouen, des Ternes, commandées par M. Barcet, capitaine de l'armée territoriale; venaient ensuite la Libre-Pensée de Levallois, et la députation d'Ermenonville précédée d'une grande bannière bleue et rouge portant cette inscription : *Les*

Habitants d'Ermenonville A JEAN-JACQUES ROUSSEAU; La société chorale Galin-Paris-Chevé, le choral JEAN-JACQUES ROUSSEAU de Paris. Le cortège était précédé et suivi d'une foule énorme venue de tous les points du département de la Seine.

La place avait été décorée de mâts, de drapeaux et surtout de feuillages.

La Municipalité, le Comité et leurs invités prirent place sur l'estrade officielle, les sociétés chorales et les harmonies sous les tentes. Les sapeurs-pompiers, les bataillons scolaires et les sociétés de gymnastique furent rangés par MM. Barcet, Huet et Aubrun, autour du monument. Une foule immense, sympathique et enthousiaste, remplissait au loin les rues aboutissant à la place JEAN-JACQUES.

M. Ch. Maillard, maire d'Asnières, dans une allocution chaleureuse, qui a été en quelque sorte scandée par les applaudissements des assistants, félicita et remercia les promoteurs de l'œuvre, les souscripteurs, ainsi que les personnages et les sociétés qui étaient venus prendre part à son couronnement. Il esquissa ensuite à grands traits, la vie de ROUSSEAU et termina par le cri de : Vive la République ! qui fut répété de tous.

Après quelques paroles éloquentes et pleines de cœur prononcées par M. Planteau, député, en faveur des malheureux dont ROUSSEAU s'est constitué le défenseur, M. Castelli, un jeune auditeur du Conservatoire, qui a sa place marquée à la Comédie-Française, récita avec un admirable talent, l'admirable poème composé pour la circonstance, par M. Sully-Prud'homme.

Mme Maria Deraismes parla ensuite du caractère profondément humain de l'œuvre de ROUSSEAU, de l'influence énorme qu'il exerça sur son siècle et en particulier sur la Révolution, de la puissance d'émotion et de persuasion qui est le caractère distinctif de son éloquence. Ce discours a enchanté et ravi tous ceux qui ont eu la bonne fortune de le pouvoir entendre, car l'orateur possédait lui-même, à un éminent degré, les qualités d'éloquence qu'il reconnaissait en ROUSSEAU.

Enfin M. Castellant, dans une allocution débordante de passion et d'enthousiasme, prononcée d'une voix tellement vibrante, qu'elle dominait tous les bruits de la foule, a montré le sillon lumineux et profond creusé dans le champ de notre histoire par ROUSSEAU, ce fut comme un écho de l'apothéose du Panthéon.

Les discours et la poésie ont eu pour intermèdes des morceaux de musique exécutés, les uns par les harmonies d'Asnières, de Colombes et de Levallois, les autres, chantés par la société chorale Galin-Paris-Chevé et le choral JEAN-JACQUES ROUSSEAU qui ont fait entendre un chœur du *Devin du village*, paroles et musique de JEAN-JACQUES ROUSSEAU, puis l'hymne de Chénier, mis en musique par Gossec et chanté au Panthéon, le 20 vendémiaire 1794, devant la Convention. Ce morceau, retrouvé il y avait à peine quelques jours à la Bibliothèque nationale, a produit le plus grand effet. Les paroles et la musique en sont sublimes, on n'en saurait nier d'ailleurs le puissant intérêt historique et archéologique ; il a reporté toutes les imaginations

aux grands jours de la Révolution, il a ému tous les cœurs.

Le lecteur nous saura gré, sans doute, de lui en mettre sous les yeux la dernière strophe et le refrain :

Combats toujours la tyrannie,
Que fait trembler ton souvenir,
La mort n'atteint pas ton génie,
Ce flambeau luit pour l'avenir.
Ses clartés pures et fécondes
Ont ranimé la terre en deuil,
Et la France, au nom des deux mondes,
Répand des fleurs sur ton cercueil.

O Rousseau, modèle des sages,
Bienfaiteur de l'humanité,
D'un peuple fier et libre accepte les hommages
Et du fond du tombeau soutiens l'égalité.

Cette première partie de la solennité d'inauguration a été admirablement réussie. Plusieurs des personnages attendus ont, il est vrai, fait défaut, mais d'autres en grand nombre, que l'on n'attendait pas, sont venus. D'ailleurs, un personnage plus grand, plus puissant et qui, grâce au triomphe des idées de ROUSSEAU, est devenu le maître unique des destinées de la Patrie était là : le Peuple !

A l'issue de la cérémonie, M. le maire a distribué des médailles commémoratives, frappées à la Monnaie, aux Sociétés, ainsi qu'à M. Baillif, architecte du monument, à Mme Maria Deraismes, etc.

Le soir un banquet fraternel réunissait cent dix personnes au Gymnase municipal.

Des toasts ont été portés par M. le maire aux invités, par M. Planteau à l'union nécessaire de tous les républicains, par M. Carjat à M. Charles Maillard, maire d'Asnières. M. Castellant a donné lecture d'une poésie de Clovis Hugues, intitulée : ROUSSEAU *et la Bastille*. Enfin, sur la proposition de M. Chardon, une quête a été faite au profit des familles victimes de la grève de Decazeville.

Le bal a été brillant et très animé, commencé vers 11 heures il s'est prolongé jusqu'au jour.

Le gymnase, magnifiquement décoré de verdure, de drapeaux et étincelant de lumières, avait un aspect vraiment féerique. Un buste monumental de la République semblait présider la fête, et au centre d'un trophée de soixante dix drapeaux se détachait en vigoureux relief le buste de J.-J. ROUSSEAU, d'après Houdon.

Grâce à la municipalité, à l'activité de la Commission de la fête et à son président si dévoué, M. Houdart, grâce à l'infatigable concours du comité J.-J. ROUSSEAU, cette fête n'a laissé à désirer que dans d'imperceptibles détails ; l'ensemble a été parfait.

Quant au monument il se compose d'une grande vasque dans laquelle quatre têtes de lion jettent de l'eau par la gueule ; au dessus, le buste du philosophe par Carrier-Belleuse. Ce buste a bien le caractère mélancolique et rêveur qui sied au solitaire d'Ermenonville. Ce morceau, véritablement remarquable, s'harmonise très bien avec

les lignes du monument qu'il continue et termine au lieu de les couper et surplomber. Quant à la tête, elle est admirable d'expression, le bronze vibre et palpite; le talent de l'artiste a eu la puissance d'y imprimer pour les siècles quelque chose de l'âme du grand homme!

Le monument a un grand caractère artistique C'est simple et de bon goût (1).

Voici les inscriptions gravées sur la pierre.

Face Sud :

VITAM
IMPENDERE
VERO

—

A

JEAN-JACQUES
ROUSSEAU
1712-1778

(1) Il est, ainsi que les têtes de lion, l'œuvre de l'architecte Alphonse Baillif qui, loin d'avoir accepté des honoraires pour son beau travail, a généreusement souscrit, lui et sa nombreuse famille.

MM. Thion de la Chaume; M. Duchêne, marbrier; François Coignet, cimentier; Joyeux, entrepreneur de travaux publics, pour les sacrifices considérables qu'ils ont faits, doivent être également regardés comme les fondateurs du monument.

MM. Roy et Ch. Maillard, anciens maires d'Asnières; Froideval, Houdart, Dellus, Edme Périer, Saléta, conseillers municipaux; Sassias et Liouville, propriétaires, ont aussi apporté à l'œuvre le plus précieux concours.

Merci, enfin, aux six cents personnes environ qui ayant joint leurs souscriptions aux subventions de l'Etat, du Département et de la Commune, ont permis de mener l'entreprise à bonne fin.

Face Est :

TOUT EST BIEN
SORTANT DES MAINS
DE L'AUTEUR DES CHOSES

Emile
Livre I

Face Ouest :

LA LOI EST L'EXPRESSION
DE LA VOLONTÉ
GÉNÉRALE

Contrat-Social
Livre II chap. VI

Face Nord :

ÉRIGÉ
PAR SOUSCRIPTION
PUBLIQUE

—

INAUGURÉ
LE 30 MAI 1886

Au-dessous du chapiteau les tablettes portent les titres du CONTRAT-SOCIAL, de l'EMILE, de la NOUVELLE-HÉLOÏSE et des CONFESSIONS.

DISCOURS DE MADAME MARIA DERAISMES

Le discours que vient de prononcer M. le Maire, est une succincte et éloquente analyse de la vie et des œuvres du grand penseur, de l'illustre écrivain dont nous inaugurons à cette heure le monument commémoratif.

La personnalité de J.-J. ROUSSEAU est trop connue pour que j'insiste sur le point qui vient d'être traité et que j'y ajoute quelque chose. Mais puisque la parole m'est donnée, permettez-moi d'attirer, particulièrement, votre attention sur un des aspects de la nature et du talent de ROUSSEAU ; en un mot, sur cette faculté spéciale qui constitue la caractéristique de son génie et explique l'action considérable qu'il a exercée sur ses semblables.

J.-J. ROUSSEAU appartient, comme nous le savons tous, à ce grand mouvement philosophique du XVIIIe siècle qui fut le déterminisme de la Révolution française.

Il fit partie de cette phalange d'intelligences d'élite, de ces cerveaux généralisateurs et encyclopédiques qui projetèrent sur le monde entier les clartés éblouissantes de la vérité et de la raison.

Comme eux, il aborda toutes les questions les plus hautes et les plus compréhensives : religion, philosophie, politique, droit, humanité, arts, let-

tres. Mais il se distingua d'eux tous en introduisant dans ses écrits la note émotionnelle. Il possède au suprême degré le don d'impressionner et d'émouvoir. Il s'adresse de préférence à la sensibilité ; il l'excite, la surexcite, il émeut, attendrit, fait couler les larmes. Loin de nuire à la puissance de son argumentation, il la rend plus frappante encore.

C'est que par intuition et par tempérament, ROUSSEAU a compris que le sentiment est le siège de la force impulsive qui détermine tous nos actes. Aussi dépouille-t-il la philosophie de ses formes arides, techniques et abstraites ; il la fait vivre, sentir, vibrer, sachant bien que si, pour convaincre et pour persuader, il faut s'adresser à l'esprit, à la raison, il faut, pour entraîner et faire agir, s'adresser au cœur, moteur essentiel, moteur principal.

Tous peuvent sentir, tous peuvent aimer. Tous ne peuvent atteindre les altitudes transcendantes de la raison et de la pensée.

Aujourd'hui, placés dans des milieux différents, il nous est difficile d'imaginer jusqu'à quel point J.-J. ROUSSEAU influença ses contemporains et la génération qui le suivit. Il partage d'abord de compte à demi, avec Voltaire, la faveur publique et la gloire, car Voltaire et ROUSSEAU sont les deux figures de premier plan qui se détachent en vigueur sur ce magnifique fond intellectuel. Tous deux ne sont-ils pas, par excellence, les vulgarisateurs et les popularisateurs des vérités fondamentales qui sont la base de nos sociétés modernes et le point de départ de nos légitimes revendications !

Mais ROUSSEAU l'emporte sur Voltaire quand sonne l'heure de la réalisation, c'est-à-dire de la mise en pratique de toutes les théories nouvelles.

Mort, il ressuscite, il devient l'âme de la Révolution. Il est le foyer où chacun puise la chaleur et la flamme. Il inspire tous les grands orateurs de 89 et de la Convention. Tous empruntent son langage. La seule lecture de ses pages brûlantes embrase les imaginations, suscite les ardeurs généreuses et fait jaillir l'éloquence, comme d'une source sacrée. Jamais le : *pectus est quod disertum facit* n'eut une application plus ample.

A cette époque mémorable, on ne croit ni déchoir, ni s'amoindrir en pleurant au spectacle ou au récit des grandes infortunes et des grandes injustices. On croit, au contraire, que sentir profondément est le moyen et la condition de bien penser, de bien parler et de bien agir.

Mais il s'agissait alors, de détruire et de réédifier, ce n'était pas trop de la concentration de toutes les énergies physiques et morales. Pour venir à bout de cette gigantesque entreprise, il fallait que l'homme s'y donnât tout entier. Là, il n'y a plus de place pour les sentiments moyens, l'atmosphère est excessive. Le cœur présente l'antithèse de l'amour et de la haine : Haine de l'hypocrisie, de la tyrannie, de la corruption, d'un régime arbitraire et oppresseur ; amour de la justice, de la liberté, de la patrie constituant la vertu civique. L'amour de la vertu est poussé jusqu'à la passion jusqu'au culte. On la chanta, on l'exalta jusqu'au délire. Ce n'est plus seulement cette vertu stérile ne

consistant qu'en abstentions et en réserves, c'est la vertu militante et féconde.

Je m'attends, ici, à certaines objections. On me dira qu'il y avait plus d'apparat et d'affectation dans cet étalage de sentiments et de vertu que de réalité. On prendra comme exemple J.-J. ROUSSEAU lui-même qui souvent, dans les grandes circonstances de sa vie, se déroba aux devoirs les plus directs, les plus immédiats.

Evidemment, c'est là une tare. Mais il nous est possible de plaider pour lui les circonstances atténuantes, reconnaissant, toutefois, combien il est choquant de mettre ce chantre de la vertu en contradiction avec ses actes. Ce qui peut atténuer les torts de ROUSSEAU, c'est qu'il ne s'est soustrait aux obligations les plus sacrées ni par ambition, ni par cupidité, ni même par égoïsme, mais bien plutôt par indifférence de la vie, dégoût, lassitude, misanthropie. Il ne bénéficie en rien de ses abandons coupables, il en souffrit le premier. Peu d'hommes rejettent l'accomplissement des devoirs, sans en espérer un profit, c'est là sa seule excuse.

J'ajouterai aussi que le mérite d'un acte privé s'épuise avec le temps, tandis que la pensée est éternellement productive.

Donc, quelles que soient les attaques dirigées contre lui, on ne peut lui refuser d'avoir été un des propulseurs et un des plus puissants facteurs de cette page historique superbe qui s'appelle la *Révolution Française*.

C'est à ce titre qu'il a droit à notre reconnaissance.

Ici, nous avons à faire un retour sur nous-mêmes. Car si, au siècle dernier, le sentiment et la sensibilité ont été exaltés jusqu'à l'intensité, nous semblons protester en sens contraire dans le nôtre.

Par une certaine interprétation de la science, interprétation des plus fausses et des plus fantaisistes, et dont la science n'est pas responsable, il est de mode de croire qu'éliminer le sentiment, la sensibilité, c'est donner un gage de force. Suivant la nouvelle méthode, la sensibilité est un indice de débilité cérébrale, de faiblesse organique, d'un manque de pondération. L'attendrissement n'est qu'un cas pathologique, c'est un phénomène de la névrose. Et à ce sujet, on nous sert une théorie explicative :

« La science est indifférente en elle-même et elle exige de celui qui la cultive la parfaite impassibilité. Ce dernier doit donc se débarrasser de ces émotions, de ces impressionnabilités qui troublent la sérénité et l'impartialité de ses jugements. » — D'après cette doctrine, on nous prépare une jeune génération, *dite* scientifique, et on nous en sert déjà un échantillon. Elle est sceptique, sèche, railleuse et personnelle; elle est très soucieuse d'arriver, par le plus court chemin, aux honneurs, à la gloire même, mais surtout à la fortune.

Cette tendance, qui s'accentue de jour en jour, compromet évidemment l'avenir de la République. Pour ne rien exagérer, nous reconnaissons qu'il y a plus de pose que de sincérité dans cette attitude de la jeunesse contemporaine.

Nous traversons une phase déplorable, mais qui

n'est qu'accidentelle : la Nature reprenant toujours ses droits.

Plus que jamais, aujourd'hui, il y a matière à enthousiasme, élément de *Sursum corda*. Ne s'agit-il pas de travailler au relèvement de la Patrie par la consolidation et l'organisation de la République qui doit servir de modèle à tous les peuples, et être, dans un avenir relativement prochain, accueillie et acclamée par eux.

En somme, c'est l'œuvre interrompue de nos pères que nous reprenons pour la continuer et l'achever. Nécessité est de nous inspirer de leur esprit, et de faire revivre en nous leur fougue, leur élan, leur passion pour le bien. Cette œuvre énorme qui implique le droit, la liberté, la sécurité et le progrès indéfini des individus comme des nations, exige le concours de toutes nos forces affectives. Aimons-la donc dans la justice, dans la solidarité.

Il faut que le vingtième siècle puisse dire du nôtre : le XIX[e] siècle a eu, il est vrai, des défaillances, dans son parcours, il a oscillé, tergiversé, il a eu des retours vers le passé ; plus d'une fois, il a perdu des biens acquis qu'il lui a fallu reconquérir, mais arrivé à la dernière limite, il s'est réhabilité et a brillamment fini : il nous a laissé des institutions impérissables et conformes aux vœux et aux besoins d'une véritable démocratie.

Le XIX[e] siècle a donc bien mérité de l'humanité et de la République universelle.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

(*Poèsie inédite de M. Sully-Prudhomme
dite par M. Castelli*)

I

La Nature soutient, depuis des jours sans nombre,
L'assaut du genre humain, sans trêve ni merci ;
L'homme, par son génie impatient de l'ombre,
L'oblige à lui livrer son mystère éclairci.

Il l'oblige à servir un maître qui la viole,
A lui livrer tout nus son âme et ses attraits :
En pillant ses beautés l'art fait d'elle une idole,
La science une esclave en pillant ses secrets.

Comme une vierge austère à la pudeur farouche,
Sous le feu menaçant des avides baisers,
Tient closes à la fois sa paupière et sa bouche
Et défend sa poitrine avec ses bras croisés,

Et fuit le collier d'or qu'offrent des mains impures
A sa naïve grâce afin de l'embellir,

Parce que sa fierté redoute en ces parures
Des chaînes qui pourraient en l'ornant l'avilir,

Ainsi, sans l'homme heureuse et plus belle inutile,
La Nature le craint elle semble abhorrer
Les affronts du scalpel savant qui la mutile,
Les hommages de l'art qui croit la décorer.

Elle refuse au traître ennemi qui la guette,
Avec un fier mépris ses lèvres et ses yeux,
Elle voudrait pour l'homme être aveugle et muette
Et sous ses voiles fuir son joug impérieux.

Mais il sait la forcer par ruse ou par contrainte
A lever la paupière, à desserrer les dents;
Elle résiste, cède, échappe à son étreinte...
Et la lutte est ancienne et durera longtemps.

II

O Rousseau! champion de cette vierge auguste,
Tu pris parti pour elle en ce rude combat,
Et tu t'émus, sentant que sa cause était juste,
Tremblant pour l'homme aussi qu'elle n'y succombât.

Car tu craignais qu'enfin la vaincue asservie
Ne fît pas plus heureux ni plus grand le vainqueur,
Et que ce conquérant, corrupteur de sa vie,
N'employât sa pensée à dépraver son cœur.

Tu craignais que déjà la Nature outragée
Par l'homme monstrueux dans ses plus saintes lois

Ne fût par l'esclavage et le vice vengée
Sur son propre bourreau qui bâillonnait sa voix.

Tu l'entendais pousser des soupirs de détresse,
Tu t'es entre elle et l'homme avec amour jeté.
O JEAN-JACQUES, ton siècle en a fait sa maîtresse,
Mais le premier ton cœur épousa sa beauté!

Tu la fis admirer dans les pleurs de Julie,
Respecter par Émile et cultiver en lui,
Et ton rêve l'offrit aux peuples accomplie
Dans la justice ayant la raison pour appui.

Hélas ! tu fis le plan d'un temple à la Justice,
Mais tu n'étais plus là pour guider les maçons!
Ils ont d'abord gâché dans le sang leur bâtisse,
Ivres du vin trop chaud de tes fières leçons.

III

Ah! quel penseur prévoit le destin de son rêve!
Il en jette la graine au vent et disparaît,
Et ce qui sortira des sources de la sève,
C'est peut-être une fleur, peut-être une forêt.

L'une et l'autre ont surgi de tes vives semences :
La forêt populaire aux ténébreux élans
Qui du fond de l'Érèbe aspire aux cieux immenses,
Et la fleur poétique aux pétales tremblants.

Dans ton âme sauvage à la fois et souffrante
Cette fleur a germé quand, le bâton en main,

La besace à l'épaule, à ta jeunesse errante
Tu cherchais un asile au hasard du chemin.

Tu voyais blêmir l'aube à l'horizon des plaines
Et midi cribler d'or l'ombre des bois épais,
Et le soir empourprer les montagnes lointaines
Et la nuit abîmer les mondes dans la paix.

Ces spectacles perdus pour les hôtes des villes
Font regretter l'Eden aux songeurs vagabonds;
Pour toi, contre les murs et les cités serviles
Ils furent dès l'enfance en révoltes féconds,

Et tu frémis, penseur qu'un joug pesant terrasse,
De voir à quels emplois ton sang te ravalait,
De sentir ton génie abaissé par ta race,
Prêtre de la Nature et, pour manger, valet!

IV

Hé bien! c'est pour ton culte à la grande déesse
De tout poète aimée, et qui prête en retour
Aux plus beaux vers leurs cris, leur souffle et leur ri-
[chesse.
Que la Muse aujourd'hui te salue à son tour!

Elle salue en toi le premier qui sut rendre
Aux yeux pour la campagne un regard attendri,
Au cœur l'intime accent que tout cœur peut comprendre,
La chair et la couleur au langage amaigri.

Elle salue en toi son frère et son complice
Dans ses sombres douleurs et ses rébellions,

Car elle aussi connaît l'obscur et lent supplice
De traîner des désirs hautains sous des haillons.

Ton malaise au milieu de l'humaine mêlée
Où la liberté lutte avec son anneau vil,
La Muse aussi l'éprouve ; elle succombe ailée
Sous la chaîne et l'ennui de son terrestre exil.

L'un et l'autre égarés par la même fortune
Dans un monde où vos vœux grondent inassouvis,
Vous y souffrez tous deux d'une offense commune,
Son souvenir t'est dû comme à ses propres fils !

Car si tu n'as pas eu les divines ressources
Du murmure des vers pour endormir tes maux,
Des poèmes futurs tu fécondas les sources
Par de nouveaux tourments et des soupirs nouveaux,

Sois donc honoré d'elle, et que tous les poètes,
A l'heure où tu reçois, publiquement offert,
Le bandeau d'or qui ceint les plus puissantes têtes,
Y mêlent des rameaux cueillis au laurier vert !

ROUSSEAU ET LA BASTILLE

Poésie de Clovis Hugues dite par son auteur au théâtre d'Asnières, 10 juillet 1884. Et par M. Castellant au banquet du Gymnase, 30 mai 1886.

I

Cette nuit-là, le ciel était pur et sans voiles.
Une étoile disait à ses sœurs les étoiles :
« Je vois des piques luire autour d'un château-fort;
» Je vois un beau vieillard, l'œil débordant d'extase,
» Sur un bout de papier raturer une phrase;
» Puis, je vois un enfant qui dort.

» La forteresse est rude avec ses tours hautaines;
» Le vieillard est pensif comme un sage d'Athènes;
» L'enfant est frêle et doux comme un petit oiseau... »
L'étoile avait bien vu : l'enfant était Camille;
Le hautain château-fort s'appelait la Bastille;
Et le vieillard était Rousseau!

II

Trois noms! Dans ces trois noms un monde se résume!
Toujours la pioche attend les ordres de la plume;

Toujours les écrivains sont des démolisseurs;
C'est sous le choc des mots que les tours sont fauchées;
Et l'on entend un bruit de pierres arrachées
Quand on lit l'œuvre des penseurs.

Camille, que l'histoire avec amour regarde,
N'eût jamais étoilé son front d'une cocarde
Où la sève circule, où l'espérance rit;
Le peuple, brandissant sa tragique faucille,
N'eût pas, comme un blé mûr, moissonné la Bastille,
Si JEAN-JACQUES n'eût pas écrit.

La Bastille et ROUSSEAU s'étaient connus. Quel rêve!
D'un côté, ce géant de granit qui s'élève
Plus haut que les rochers où l'aigle fait son nid;
De l'autre, ce vieillard, ce rêveur solitaire;
Et l'homme s'est rué, pour le jeter à terre,
Sur le colosse de granit!

Les créneaux clignotaient, pareils à des paupières;
Les pioches disaient : « Quand abbattrons-nous ces [pierres? »
Au long bruit des passants, la foudre s'éveillait.
Du fond de son tombeau, ROUSSEAU leur cria: « Faites! »
Et c'est pourquoi Paris l'acclame dans ses fêtes,
Le jour du Quatorze-Juillet!

III

Salut, ROUSSEAU! Ton ombre était là, quand la foule,
Prodigieux passant devant qui tout s'écroule,
Colleta la Bastille avec sa main de fer,

Et quand les vieux faubourgs, se traînant sur le ventre
Sous les mousquets baissés pénétrèrent dans l'antre
Où les rois avaient leur enfer!

Salut, Rousseau! Ton âme était mêlée aux âmes,
Lorsque pour arracher à des geôliers infâmes
Tout un morne troupeau de victimes sans nom,
Le peuple se dressa, roulant des yeux de braise,
Les bras nus, le front haut, terrible, hurlant d'aise
Devant la gueule du canon!

Salut, Rousseau, salut! Ne t'en va pas encore!
Nous n'avons vu briller qu'un prélude d'aurore:
Nous avons renversé dans nos saintes fureurs
La Bastille de pierre où le prisonnier râle;
Mais nous avons gardé la Bastille morale
Qu'on bâtit avec des erreurs!

Nous avons conservé l'horrible forteresse,
Celle qui se défend et qui lutte sans cesse,
Celle qui prend à l'homme ou le livre ou le pain
Et qui, pleine de cris, de fantômes et d'ombres,
Monte vers le ciel noir avec ses deux tours sombres,
Qui sont l'ignorance et la faim!

IV

O Rousseau, nous voulons que la justice arrive,
Que l'amour soit vainqueur, et que chaque convive
Ait bien toute sa part au banquet d'ici-bas!
Nous voulons qu'à la fin le progrès fasse taire
Le lugubre sanglot des damnés de la terre,
Le cri qui monte des grabats!

Nous voulons que pour tous la science rayonne,
Que le livre sacré de lui-même se donne
Aux tous petits enfants tendant vers lui leurs mains,
Que la parole soit à tous les vents semée,
Et qu'on cesse de voir l'ignorance affamée
Aller pieds nus par les chemins !

Nous voulons que l'on rende aux proscrits la patrie !
Nous voulons que la femme accablée et flétrie,
Remonte jusqu'à nous dans l'équité des lois !
Nous voulons que ROUSSEAU triomphe sans Camille !
Nous voulons que le peuple emporte la Bastille
A coups de livres, cette fois !

Et quand nous aurons fait toutes ces grandes choses,
Nous irons te le dire et t'apporter des roses,
O pauvre mort aimé qui dors depuis cent ans !
Pensifs, nous t'apprendrons dans quel siècle nous [sommes
Et les oiseaux, les fleurs, les arbres et les hommes
Autour de toi seront contents.

VI

JEAN-JACQUES ROUSSEAU VENGÉ

JEAN-JACQUES ROUSSEAU VENGÉ

Il serait difficile de se faire une idée des colères suscitées par l'œuvre de justice littéraire et de gratitude patriotique entreprise par nous, non certes pour la gloire de ROUSSEAU, mais simplement par acquit de conscience et pour l'honneur de cette génération.

Nous n'avons certes pas daigné répondre à tous les cuistres ou plats polissons qui, tantôt par bêtise ou ignorance, tantôt par esprit de parti ou fanatisme idiot, ont tenté de soulever jusqu'à la haute figure de ROUSSEAU la boue infecte qui remplit leurs cœurs. Pourtant nous avons dû distinguer dans la masse des insulteurs quelques individus auxquels nous avons cru devoir faire l'honneur d'une réponse. De ces réponses nous reproduisons ci-après les plus caractéristiques.

RÉPONSE A UNE LETTRE POSTHUME DE PROUDHON

(*Évènement*, 3 septembre 188 2)

A l'occasion de la circulaire adressée à tous les conseils généraux de France par le comité du monument national de J-J ROUSSEAU, M. le sénateur Oudet vient de publier dans le journal la *Démocra-*

tie de Besançon une lettre inédite de Proudhon contre J.-J. ROUSSEAU. Dans cette lettre caractéristique au suprême degré ROUSSEAU est pris à parti de la façon la plus violente et la plus bizarre. C'est ainsi qu'on y peut lire des phrases comme celles-ci par exemple : « Que reste-t-il de ROUSSEAU ? ce qui reste de Napoléon : beaucoup de bruit, beaucoup de ravage, beaucoup d'immoralité, beaucoup d'obscurcissement dans les esprits et rien !

Rien, voilà devant la critique philosophique, économique, politique, littéraire ce qui reste de ROUSSEAU... Je défie qui que ce soit d'extraire autre chose de cet homme-là. »

Or, un peu plus haut dans la *même* lettre le *même* Proudhon avait dit : « Il a créé l'école romantique... Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamennais procèdent de lui. »

Et dans son *Idée générale de la Révolution* : « Le *Contrat-Social* de ROUSSEAU a été admiré, porté aux nues, regardé comme la table des libertés publiques : Constituants, Girondins, Jacobins, Cordeliers le prirent tous pour oracle ; il a servi de texte à la Constitution de 93 et c'est encore de ce livre que s'inspirent *aujourd'hui* les plus zélés réformateurs de la science politique et sociale. » Et ailleurs encore : « Le gouvernement venait d'en haut, il le fait venir d'en bas par la mécanique du suffrage universel. »

Je demande au lecteur de bonne foi s'il est possible que depuis l'invention de la parole et de l'écriture un être pensant se soit contredit d'une façon aussi monumentale. Il n'y a que la haine et la basse

envie, filles atroces de l'orgueil, qui puissent aveugler ainsi et produire de tels désordres cérébraux en ceux dont elles dévorent le cœur et oblitèrent le sens moral.

Proudhon, qui se croyait très sincèrement le plus grand remueur d'idées de son siècle et sans doute de tous les siècles, mais qui, en définitive, n'a remué le plus souvent, que les idées des autres, sans même les comprendre toujours, avait l'immodestie grande de voir et de jalouser vilainement un rival en l'auteur de l'*Origine de l'inégalité* et du *Contrat-Social!*

Il y a des hommes qui poussent le démence de l'orgueil à ce point de vouloir être le point de départ de l'histoire, une date de partage des événements ; l'humanité les a attendus, maintenant qu'ils ont fait leur apparition sur la scène du monde, le monde doit désormais mouler son cerveau sur le leur. Incontestablement Proudhon a été un de ces fous.

Il a voulu faire table rase, mais comme le génie lui manque il n'a pu reconstruire, à l'instar de Descartes, un édifice plus rationnel; il a beau élucubrer et se démener avec rage, il ne trouve dans son cœur et dans son cerveau rien à mettre à la place de ce qu'il croit renverser et c'est pourquoi il s'en tient forcément à la table rase dont, par impuissance, il fait un système. C'est du nihilisme avant la lettre.

Rousseau, lui, remplace les privilèges des castes par les Droits de l'Homme, le droit divin de la monarchie par la souveraineté du peuple, la volonté arbitraire du monarque par la Loi, expression de

la volonté générale, et c'est pourquoi il est la bête noire de Proudhon.

Souveraineté du peuple, suffrage universel, droits de l'Homme, tout cela est faux, absurde, abominable, attendu que la conception en est antérieure à Proudhon: il n'y a de beau, de bien, de grand, de fécond que l'anarchie proudhonienne.

Anathème et malédiction à Saint-Just, à Robespierre, aux Constituants, aux Girondins, aux Jacobins, aux Cordeliers, aux Conventionnels, à tous les Révolutionnaires « sycophantes de pouvoir, satellites de gouvernements » pis que cela encore, « disciples exacts de ROUSSEAU. » !!!...

Ce qui confond dans la lettre que vient de publier M. le sénateur Oudet, c'est que Proudhon affecte de ne voir dans toute l'œuvre de ROUSSEAU que ce qu'il appelle dédaigneusement « des paradoxes. » Comment un homme qui nie la nécessité du gouvernement, qui proclame dans un pamphet aussi célèbre qu'illisible et fou que « Dieu c'est le mal » et que « la propriété c'est le vol » comment, dis-je, cet homme en peut-il traiter un autre de *paradoxal*?

Mais en voilà trop sur trop peu.

AUG. CASTELLANT.

RÉPONSE A M. JULES VALLÈS

(*Événement*, septembre 1882)

Ce n'est pas seulement, monsieur, sur le papier

et avec la plume que s'écrit l'histoire, mais encore sur nos places publiques, avec la pierre, le bronze et le marbre, et cette seconde manière n'est peut-être pas la moins populaire et la moins immédiatement instructive pour la masse. Si c'est faire acte d'*idolâtrie* que de reproduire par le ciseau les traits d'un grand homme et de rappeler son œuvre, c'est commettre le même délit que de transmettre par la plume, à la postérité, le souvenir de sa personne et de ses bienfaits. Donc, ou vous faites de la logique le même cas que des gloires de l'humanité, ou vous devez conclure non seulement contre le ciseau de l'artiste, mais encore contre la plume de l'historien, toutes les fois du moins qu'elle n'insulte pas à toute gloire acquise au service de la justice et de la vérité.

Vous n'avez pas protesté, monsieur, contre les fureurs et les déportements de la statuomanie, fureurs et déportements qui, si l'on n'y prend garde, feront bientôt du pays de Molière, de Descartes, de Voltaire, de P.-L. Courier la risée de l'Europe, qui ne verra plus en lui qu'un peuple de statues. Mais si les héritiers de la Révolution, désirant réhabiliter le bronze et honorer les beaux-arts, font un appel à la France républicaine pour la réédification du monument national décrété à l'auteur d'*Emile* et du *Contrat-Social* par la Constituante et la Convention et renversé en même temps que la République par l'homme de Brumaire, oh ! alors, vous vous redressez de toute votre longueur devant J.-J. ROUSSEAU et vous lui criez : « On ne passe pas ! »

Et vous êtes artiste, monsieur? èt vous êtes républicain? Si, par hasard, vous n'étiez ni l'un ni l'autre, quelle serait donc votre tenue en face de l'auteur d'*Emile* et du *Contrat-Social?*

— ROUSSEAU, dites-vous, est le père de Saint-Just et de Maximilien. — Vous devriez ajouter, pour plus d'exactitude : *et de toute la Révolution*. Croyez-en votre prophète et maître Proudhon, ennemi comme vous de tous les favoris de la partiale nature. Voici comme il parle : « Le *Contrat-Social*, de ROUSSEAU, a été admiré, porté aux nues, regardé comme la table des libertés publiques. Constituants, girondins, jacobins, cordeliers le prirent tous pour oracle; il a servi de texte à la constitution de Quatre-vingt-treize, et c'est encore de ce livre que s'inspirent aujourd'hui les plus zélés réformateurs de la science politique et sociale. » Et ailleurs : « Le gouvernement venait d'en haut; il le fit venir d'en bas, par la mécanique du suffrage universel. »

Les droits de l'homme, la souveraineté du peuple, le suffrage universel, *formalisme* que tout cela, vieilles formules bonnes pour les petits hommes de la Révolution et les *vieilles barbes de 48*. Aujourd'hui, tout cela, dites-vous, doit faire place à la « balance des chiffres ». Sans doute, la *balance des chiffres* doit être une bien grande chose, puisqu'elle en remplace avantageusement tant d'autres; va donc pour la *balance des chiffres!* n'hésiterais-je pas à dire, si je pouvais supposer que vous comprenez vous-même quelque chose à cette expression vague, jetée, comme tant d'autres, au hasard de phrases

déclamatoires qu'il ne s'agit pas de pondérer, mais simplement d'arrondir.

Croyez, monsieur, que ce ne seront pas vos attaques qui feront tomber de la statue que la France républicaine va élever à J.-J. Rousseau un seul rayon de l'auréole dont, par avance, l'a couronnée la Révolution française; croyez aussi que, quelle que soit votre bonne volonté, ce ne sera pas vous qui comblerez le profond et lumineux sillon creusé par ce grand homme dans le champ de notre histoire.

Agréez, etc.

Castellant.

RÉPONSE AU « GAULOIS »

(*Événement* 8 septembre 1882)

Mirabeau, révolté par l'indignité des injures déversées, de son temps, sur la mémoire de J.-J. Rousseau, en appelait à l'impartiale postérité. Les cendres de Jean-Jacques, bien que jetées à tous les vents, sont encore brûlantes. Aujourd'hui, comme au temps de Mirabeau, amis et ennemis exagèrent la haine et s'il est possible l'admiration. Nulle sérénité dans la plupart des jugements que nos contemporains portent sur cet homme extraordinaire; je n'en veux pour preuve que les deux articles étonnants récemment publiés, l'un dans le *Réveil* par M. J. Vallès, l'autre dans le *Gaulois* par M. Four-

caud. Nous avons parlé du premier aux lecteurs de l'*Evènement;* il convient de leur dire un mot du second.

On ne saurait nier que l'article très voulu, très laborieusement élucubré de M. Fourcaud soit plein de choses et bourré de faits. N'importe ; dès les premières lignes il accuse et dénonce, chez son auteur, un véritable parti pris de réunir, dans un même cadre, toutes les viles calomnies, mille fois réfutées, des ennemis forcenés et des envieux qu'une gloire soudaine, puis une destinée vraiment prodigieuse ont, de son vivant, donnés, et donnent encore aujourd'hui, à J.-J. ROUSSEAU. Ce défaut essentiel du travail de M. Fourcaud est si flagrant qu'il stupéfie et révolte. On se demande comment un mort couché dans sa tombe depuis plus d'un siècle peut encore soulever des colères aussi pittoresques, inspirer des haines aussi ingénieuses à travestir l'histoire. Ce phénomène étrange ne trouve-t-il pas son explication dans ce fait que le génie de JEAN-JACQUES a projeté des flammes sur toute chose? Certes, les doctrines et les mœurs de Diderot, de Raynal, de Lamettrie, d'Helvétius sont, aux yeux du *Gaulois*, pour le moins aussi sujettes à caution que celles de JEAN-JACQUES ; d'où vient que celui-ci seulement ait le pouvoir de faire sortir des gonds quiconque pense autrement que lui ? Supprimez en ROUSSEAU l'artiste, l'incomparable styliste ; traduisez ses doctrines en français proudhonien, par exemple ; à l'instant ses ennemis disparaissent, il n'a plus que des adversaires.

Si M. Fourcaud n'avait fait qu'exprimer sa

haine de Jean-Jacques et de son œuvre, M. Fourcaud ne relevant, après tout, que de lui-même, on pourrait se contenter de dire : *transeat!* Mais, comme il affiche la prétention de la motiver par des raisons, de la justifier par des faits, et que ces raisons n'en sont pas, et que ces faits sont dénaturés ou entièrement controuvés, halte-là !

Nous dénoncerons aussi brièvement que possible, dans un prochain article (1), les illogismes et les inexactitudes du rédacteur du *Gaulois*. Aujourd'hui, nous nous permettons seulement de trouver ce journaliste bien osé lorsqu'il affirme, avec une désinvolture parfaite, que le comité du monument national de J.-J. Rousseau n'a pas de mandat pour faire ce qu'il fait, et qu'il agit de son autorité privée.

Dans le courant d'avril dernier, une circulaire émanant de l'ancien comité organisateur du centenaire d'Ermenonville fut envoyée à tous les sénateurs, à tous les députés, aux conseillers municipaux de Paris, aux membres de l'Institut, aux représentants de la presse, aux sommités de la science, de la littérature et des arts. Les personnes qui crurent devoir répondre favorablement à cet appel furent convoquées en assemblée générale, le 14 juin dernier, par MM. Henri Martin, Carnot, Marmottan et l'organisateur du centenaire d'Ermenonville. Les personnes présentes se constituèrent en comité provisoire restant ouvert à

(1) Nous n'avons pas publié cet article mais en revanche nous publierons bientôt une Histoire de J.-J. Rousseau où la vie de ce grand homme sera enfin mise en pleine lumière.

toute bonne volonté. Ce comité nomma, séance tenante, son bureau, sa commission exécutive, et détermina les principales lignes d'un vaste plan d'action aujourd'hui en voie d'exécution. Que M. Fourcaud veuille bien nous dire s'il était possible d'agir plus correctement et de procéder plus au grand jour. Quant à l'accusation qu'il porte, en termes si enfiellés, contre le comité lui-même, auquel il reproche de n'avoir pour but que de mettre des personnalités en évidence au moyen de manifestations politiques, elle ne mérite aucune attention ; c'est ce que penseront les lecteurs lorsqu'ils se rappelleront que les hommes qui sont à la tête de cette œuvre de raison, de justice et de patriotisme, s'appellent Berthelot, L. Blanc, Carnot, Charton, Henri Martin, etc., etc...

Aug. CASTELLANT.

RÉPONSE AU DOCTEUR ROBINET

(*Opinion*)

Le comité du monument national de J.-J. ROUSSEAU a, dans ces derniers temps, adressé au Conseil municipal de Paris la demande d'une subvention et la concession d'un emplacement. Un rapport

favorable au double objet de cette demande sera prochainement déposé par M. Yves Guyot.

A une époque où la statuomanie en délire paraît avoir perdu tout sentiment des proportions et tout respect des convenances historiques, il semblerait que quiconque est jaloux de conserver à la patrie de Montaigne, de Molière, de Descartes, de Voltaire, de P.-L. Courier son renom de bon sens, doive se réjouir d'un projet qui fera oublier de ridicules apothéoses et réhabilitera le bronze...

Il semblerait, dis-je, qu'une œuvre de ce caractère ne puisse trouver d'adversaire qu'au sein du parti monarchiste et clérical. Aussi n'avons-nous pas été peu étonné en apprenant que le Dr Robinet s'était fait inscrire pour parler contre les conclusions du rapport de M. Yves Guyot. Nous savons d'ores et déjà ce qu'il dira à la tribune municipale puisqu'il a préludé à son opposition par un article récemment publié dans l'*Opinion*.

Déisme, naturalisme, républicanisme démocratique, voilà exprimé en quatre mots les grands griefs du Dr Robinet contre JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Nous ne saurions nier que l'auteur d'*Emile* ait été un philosophe spiritualiste, un adepte de la Religion Naturelle ; mais ce crime abominable aux yeux du sieur Robinet lui est commun avec Pythagore, Socrate, Platon, Descartes, Newton, Montesquieu, Buffon, Mazzini, Garibaldi, Louis Blanc, V. Hugo, avec la Constituante, la Législative, la Convention. Le déisme de ROUSSEAU ne l'a d'ailleurs pas empêché d'avoir été l'un des plus puis-

sants démolisseurs de religions sacerdotales...

Second grief : le naturalisme. ROUSSEAU, en effet, a marqué son premier pas dans la carrière des lettres par la publication d'une éloquente satire de la société... mais ne serait-ce pas cependant reculer les bornes de l'injustice que de reprocher sa haine de l'état social au penseur qui a écrit le *Contrat social*, et son aversion pour les lettres et les arts à l'écrivain dont le génie a légué au monde un monument artistique et littéraire qui fera l'admiration de la postérité ?

S'appeler et être Robinet et reprocher à J.-J. ROUSSEAU d'avoir été contre les *lettres*, n'est-ce pas là un comble et le plus réjouissant de tous ?

Troisième grief : son républicanisme démocratique. Ici il devient nécessaire de citer le texte même du sieur Robinet.

« En fin de compte la doctrine de ROUSSEAU ou le
» suffrage universel est une arme infidèle et dange-
» reuse, à double tranchant, et qui, plus d'une fois,
» s'est retournée contre ceux qui l'avaient fourbie.
» Le grand œuvre de la Révolution ne put s'ac-
» complir que par la suspension absolue du régime
» démocratique issu de ROUSSEAU, c'est-à-dire par
» l'exercice de cette dictature qui fut la négation du
» système démocratique et qui fournit le type anti-
» cipé de ce gouvernement normal vraiment répu-
» blicain, dégagé de tout alliage métaphysique,
» libre... du droit populaire, s'exerçant pour le seul
» service de la société. »

Le pouvoir exercé au profit du peuple mais non

par le peuple, voilà bien la pure doctrine monarchiste et césarienne... Il en résulte évidemment que pour le Dr Robinet la souveraineté du peuple est un principe faux, le suffrage universel, une institution à étouffer et que la meilleure forme de gouvernement est la dictature. Libre à lui de penser ces sottises, mais alors il n'a plus droit au titre de républicain.

Mais ce n'est pas tout. Où donc a-t-il pris que le Comité de Salut public fut la suspension absolue du régime démocratique? La Convention nationale et par conséquent les comités institués par elle n'étaient-ils pas le produit du suffrage universel? le peuple n'avait-il pas donné à ses représentants le mandat de sauver, même par l'emploi violent du pouvoir, la Patrie et la Révolution? Que signifie alors le jargon du sieur Robinet? que dire aussi du passage où, après avoir rappelé les honneurs extraordinaires et multipliés qui furent décernés à J.-J. ROUSSEAU par le peuple et les assemblées de la Révolution M. Robinet en tire cette conséquence inattendue que la génération actuelle ne lui doit que l'oubli? Plus logique sera la conclusion du conseil municipal de Paris.

AUG. CASTELLANT.

L'*Opinion* a inséré cette lettre mais en la faisant précéder de quelques lignes assez impertinentes de son directeur et suivre d'une réponse du sieur Robinet, réponse qui ne répondait à rien.

RÉPLIQUE A UN THÉOPHOBE DE L'INTRANSIGEANT
(*Avenir d'Asnières*, Juin 1886)

J'ai savouré en véritable dilettante le factum tardivement publié ces jours-ci par l'*Intransigeant* contre notre manifestation du 30 mai en l'honneur de ROUSSEAU. C'est l'article le plus rageur qui ait été écrit à cette occasion.

Tout ce qui est reproché au doux philosophe de la Nature, au puissant et glorieux promoteur de la Révolution dans cette diatribe, est précisément ce qui fera sa gloire dans la suite des âges, et le moindre des griefs reprochés à JEAN-JACQUES par M. Malon, ferait de ce zoïle un grand homme.

Eh ! oui, comme Socrate et Jésus, comme Platon et Descartes, comme Voltaire et Montesquieu, comme Robespierre et Saint-Just, comme Garibaldi et Victor Hugo, JEAN-JACQUES ROUSSEAU était déiste, oui, comme ces grands hommes il a cru que les mondes innombrables qui roulent dans les déserts de l'infini, obéissent à des lois mathématiques éternelles et conscientes dont l'ensemble s'appelle Dieu; il a cru aussi et il a prouvé que le dynamisme individuel ou âme humaine ne périt pas par la dissolution des organes matériels, il a pensé que la destinée ou les successifs avatars d'un Vincent de Paul ou d'un Borgia diffèrent quelque peu, en ce sens que l'un descend et que l'autre monte les degrés de l'immense amphithéâtre des mondes. Ça vous gêne qu'il ait cru tout cela ? Ça remue votre bile ? Ça

surchauffe votre fiel ? Ça vous fait mousser, rager ? Ça vous rend malade ? J'en suis désolé, mais je n'y puis rien.

C'est égal, vous avez beau vous battre les flancs, vos insultes à JEAN-JACQUES sont bien vieillottes et démodées. Le sémillant vicaire qui m'a fait autrefois le catéchisme moussait tout comme vous quand il nous parlait de JEAN-JACQUES, c'en était dégoûtant. Parole d'honneur, cela prouve une fois de plus que les extrêmes se touchent et que toutes les folies se ressemblent et se rassemblent.

Vous êtes beau d'un bout à l'autre de votre article, cher Monsieur, mais là où vous êtes sublime, indescriptible, inénarrable, prodigieux, océanique, immense, plus immense que le monde et les mondes c'est lorsque vous écrivez ces lignes qui valent leur pesant de virus rabique et que je me suis empressé d'envoyer à Pasteur sous fiole cachetée : « La démocratie illuminée et rétrograde ne se lasse pas de glorifier J.-J. ROUSSEAU... Au nom des Danton, des Chaumette, des Vergniaud, des Condorcet, des Clootz, des Camille Desmoulins, des Hébert... au nom de l'athéisme et du révolutionarisme social tombé sur les échafauds des caudataires de ROUSSEAU ; au nom de la Révolution nous protestons encore une fois contre toute glorification de ce funeste littérateur. »

Or, remarquez, lecteurs : 1° que ces hommes ont tous, je dis *tous*, été des admirateurs, des disciples passionnés, enthousiastes de J.-J. ROUSSEAU ; 2° que la Révolution qui a renversé tant de statues n'en a décrété qu'une seule : celle de J.-J. ROUSSEAU,

de J.-J. Rousseau qu'elle a porté au Panthéon. Escompter l'ignorance du lecteur, au point de se servir de la Révolution et de ses grands hommes pour insulter à la mémoire de Rousseau... n'est-ce pas dépasser du coup et de cent coudées Escobar lui-même?

Décidément j'envoie ma souscription à Pasteur.

Aug. Castellant.

PAROLES VENGERESSES DE LOUIS BLANC

Quelques jours avant le départ de Louis Blanc pour Cannes où il mourut, je me rendis chez lui avec un de ses plus sincères admirateurs.

Nous fûmes introduits dans une grande chambre dont les fenêtres donnaient sur le jardin des Tuileries. Louis Blanc, très fatigué ce jour-là, était couché dans un petit lit de fer placé entre la cheminée et la porte. Au mur était accrochée, à un clou, une montre d'argent avec sa chaîne de même métal.

Nous vîmes à l'expression de sa figure qu'il souffrait beaucoup du récit que nous lui fîmes des difficultés sans cesse renaissantes que rencontrait l'œuvre de Rousseau. Comme il gardait le silence, nous allions nous lever pour partir lorsque se soulevant tout à coup il me prit la main et s'écria: « Mes amis, vous le voyez, je boucle mes malles : je vais bientôt partir pour la rive inconnue, mais avant de partir je vous charge de dire sur ma tombe tout

le mépris que m'inspire l'injustice de cette génération ignorante et superficielle,pour J.-J. ROUSSEAU, le Christ de la philosophie, et pour Robespierre, le Christ de la Révolution. Et puisqu'on élève aujourd'hui des statues à tout le monde sauf aux grands hommes, dites que je désavoue celle que l'on voudra certainement m'ériger à moi, l'humble disciple du grand maître que l'on oublie. »

Le jour des obsèques de Louis Blanc j'eusse certainement fait retentir sur sa tombe ces paroles vengeresses si Henri Martin, auquel je les avais rapportées, effrayé de l'effet étrange qu'elles eussent certainement produit en pareille circonstance, ne m'eût supplié de remettre à plus tard le soin de les faire connaître.

CHEZ VICTOR HUGO

Victor Hugo, en 1878,nous avait promis son concours pour le centenaire de J.-J. ROUSSEAU, puis ayant eu une vive altercation avec Louis Blanc au sujet du caractère à imprimer à cette grande manifestation il nous manqua de parole. Je crus cependant devoir,en 1882, lui demander de faire partie du comité pour le monument de ROUSSEAU, mais ayant eu l'imprudence de rappeler la parole de Proudhon : « J.-J. ROUSSEAU fut le créateur du romantisme », il fronça le sourcil et nous déclara qu'il

se refusait à honorer un homme qui avait abandonné ses enfants.

La personne qui m'accompagnait répondit que la première condition pour abandonner des enfants était d'en avoir. Or, au dire de madame d'Houdetot bien placée pour savoir la vérité sur ce point : Rousseau n'était pas et ne pouvait pas être le père des enfants de Thérèse Le Vasseur.

Victor Hugo répondit en battant la campagne. Voyant que tout était perdu : Maître, lui dis-je, vous qui savez toutes choses, voudriez-vous nous apprendre à quel instant précis l'abandon des enfants commence à être un crime?

Hugo suffoqué de colère blémit et ne répondit pas. Jean-Jacques Rousseau était vengé ! ! !

VII

EPILOGUE

LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

ÉPILOGUE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET LE CENTENAIRE DE LA RÉVOLUTION

La Révolution est le point culminant et le 9 thermidor la date suprême de l'humanité. Avec Robespierre vaincu descendant les degrés de la tribune conventionnelle , l'histoire rétrograde ; l'ombre s'étend sur la terre.

Robespierre, Saint-Just, la Montagne avant thermidor de funèbre mémoire, voilà la Révolution pour le penseur à l'esprit libre, à la conscience pure, au cœur intrépide !

C'est dans l'âme profonde et sublime de ces hommes immenses qu'elle a atteint son plus haut degré de puissance, de justice et de bonté.

Devant eux la génération présente recule effrayée jusqu'à l'épouvante, éblouie jusqu'à l'aveuglement. A force de se mentir à elle-même sa décadence morale a fini par se faire accroire que Danton est toute la Révolution, comme Diderot est toute la philosophie.

Celui-ci en effet a été le Danton de la Philosophie comme celui-là a été le Diderot de la Révolution : il en a la fougue et les défaillances, les éclairs et les obscurités, les énergies et les faiblesses.

L'œuvre de Diderot mêlée, troublée, disséminée et éparse, faite au gré des inspirations de chaque jour et des nécessités quotidiennes de la lutte n'a pas la majesté, l'enchaînement, l'unité, l'élévation et la sérénité relative de celle des deux incomparables génies : Voltaire et ROUSSEAU, dont la figure rayonne d'un éclat infiniment supérieur au frontispice de la Révolution française. Dépourvue d'ailleurs de cet éclat de jeunesse immortelle que donne aux œuvres de l'esprit, la beauté de la forme, elle ne surnagera pas, comme la leur, dans l'océan des siècles. De plus, les idées qu'elle contient , toutes d'un ordre secondaire, et rendues communes par leur diffusion même, ont perdu cette pointe d'étrangeté, comme dirait Montaigne, qui piquait si fort la curiosité de nos pères, en sorte qu'aujourd'hui déjà elle nous apparaît terne, froide et ridée, comme la statue du Temps.

Gloire à Diderot ! car il n'en a pas moins en son temps, donné un heurt tout-puissant à la pensée émancipatrice du dernier siècle !

Voltaire combat armé de toutes les troupes légères du ridicule mises au service de la plus prodigieuse incarnation de l'esprit humain ; Diderot, au contraire, est le cyclope d'Homère armé du bélier d'Archimède ; malgré la différence de tempérament et de génie, leur œuvre a été la même puisqu'ils ont eu pour mission de démolir et de

déblayer, en un mot de préparer les voies à JEAN-JACQUES ROUSSEAU, véritable législateur de la Révolution.

Qu'importe que les petits hommes d'aujourd'hui, les risibles théophobes que terrifie la seule pensée de principes immuables et éternels de morale, de justice, qu'importe, dis-je, que ces dévots, ces fantastiques de l'athéisme grandissent, exagèrent Diderot et Danton au point qu'auprès d'eux ROUSSEAU et Robespierre cessent d'être perceptibles à l'œil nu ! Pour moi, quand il s'agit de juger le siècle libérateur, à leurs affirmations effrontées je préfère les témoignages que m'apporte la grande voix de la Révolution.

La Révolution ! C'est d'abord de Montesquieu, de Voltaire et de ROUSSEAU qu'elle s'inspire. Mais à mesure que croît son audace et que se précipite sa marche irrésistible vers la réalisation d'un idéal supérieur de raison et de justice, elle oublie peu à peu Montesquieu et même Voltaire pour ne plus se souvenir que de son véritable précurseur : JEAN-JACQUES ROUSSEAU ! JEAN-JACQUES ROUSSEAU devient sa bible, elle lui consacre le Panthéon, l'unique statue qu'elle décrète est la sienne, elle place son image vénérée dans la salle de ses assemblées délibérantes, elle se déclare solennellement l'exécutrice testamentaire de son génie.

Quant à Diderot, elle ne le répudie ni ne le méconnaît : elle l'ignore, elle l'ignore à tel point que le nom de cet homme célèbre ne se retrouve sur aucun document de la grande époque révolutionnaire. Son autorité n'a pas été invoquée une seule

fois du haut de la tribune conventionnelle. C'est que Diderot n'est pas le prophète de l'avenir, c'est que dès le premier jour de la Révolution il se trouva dépassé de cent coudées par la pensée puisée par la Révolution dans l'œuvre de Rousseau. Démolisseur du passé, Diderot a été, dès le premier jour, enseveli sous les décombres du vieux monde.

Oh ! sans doute il appartenait à notre époque de réhabilitations historiques de tirer des catacombes de l'oubli, le fondateur de l'*Encyclopédie* et de le couronner de l'auréole éclatante due aux émancipateurs de la raison humaine, mais cette œuvre a été faussée et rendue méprisable parce qu'elle a été faite non pas tant pour honorer Diderot que pour supprimer au profit du fanatisme positiviste, Voltaire et surtout J.-J. Rousseau.

L'école dite positiviste et l'opportunisme qui sont les deux plaies purulentes de cette époque, n'exagèrent Diderot et Danton que pour mieux supprimer Rousseau et Robespierre en qui ils combattent la foi à l'Être suprême, à l'immortalité de l'âme, en la responsabilité de l'homme, aux principes éternels, immuables et universels de justice et de morale préconisés surtout par ces deux précurseurs qui incarnent en eux toute l'œuvre de la Révolution.

Ces deux écoles de corruption intellectuelle et politique réussiront-elles à fausser le centenaire de 89 au point d'en faire un colossal mensonge, une immense hypocrisie, une scandaleuse et lâche apostasie? Elles ne négligeront rien pour y parvenir.

Tandis qu'il en est temps encore je dénonce ce péril à tous les fils de la Révolution! Que dès maintenant ils se concertent pour donner à cette grande manifestation son véritable caractère historique qui n'est autre que celui des événements prodigieux dont il s'agira de reproduire la physionomie avec toute la vérité possible.

Ce n'est pas une révolution amendée par une école, tirée au cordeau par un système, appropriée à l'esprit d'un parti qu'il s'agit d'évoquer, mais la Révolution réelle, concrète,objective, telle que l'ont faite la foi, l'enthousiasme et l'héroïsme de nos pères de 89, 92 et 93 !

S'il en est ainsi J.-J Rousseau aura une belle et grande part dans les fêtes du centenaire et son glorieux monument y sera inauguré avec la solennité qu'y auraient apportée la Constituante et la Convention qui le décrétèrent.

Une des choses qui pourront contribuer le plus efficacement à donner au centenaire et à lui maintenir un grand et saisissant caractère de vérité et de sincérité, c'est l'heureuse idée que l'on a eue de créer pour cette époque, un Musée de la Révolution. Là encore une large place devra être faite à la bibliographie et à l'iconographie révolutionnaires de J.-J. Rousseau.

On le voit, la tâche qui s'impose à ses amis et disciples et plus particulièrement au comité est considérable. Puisse celui-ci être à la hauteur de la mission qu'il s'est donnée !

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

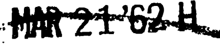
ERRATA

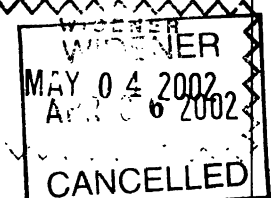
Page 97, ligne 29e, au lieu de *tradiction*, lisez : TRADITION.

Page 167, ligne 8e, au lieu de *fantastiques* lisez : FANATIQUES.

ASNIÈRES. — IMP. LOUIS BOYER ET Cie, 7, RUE DU BOIS.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE LOUIS BOYER ET Cie, 7, RUE DU BOIS.


MAR 21 '62 H


WIDENER
MAY 0 4 2002
CANCELLED

